

Hadji Mourad et autres contes

Léon Tolstoï

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Hadji Mourad

POUR rentrer à la maison, j'avais pris par les champs. On était en plein milieu de l'été. Déjà l'herbe était fauchée et l'on se préparait à couper le seigle. À cette époque de l'année, il y a une merveilleuse variété de fleurs : celles rouges, blanches, parfumées, duvetées des trèfles ; les blanches marguerites au cœur jaune vif ; la campanule jaune, à l'odeur agréable et épicée ; avec leur senteur de miel, leur haute tige grimpante, les pois, violets et blancs ; les scabieuses jaunes, rouges, roses ; le plantain lilas, au duvet légèrement rosé, au subtil et agréable parfum ; les bluets bleu vif au soleil et quand ils sont récemment éclos, bleu rougeâtre le soir et quand ils sont à leur déclin ; et les fleurs fragiles, éphémères, à l'odeur d'amande, de la cuscute.

J'avais cueilli un gros bouquet de ces différentes fleurs et rentrais chez moi, quand je remarquai dans le fossé une magnifique bardane violette, en pleine floraison, une de ces bardanes qu'on appelle chez nous « tatare », que le faucheur coupe avec soin, et qu'on rejette du foin, pour ne pas se piquer les mains, si elle a été fauchée par hasard. Il me vint l'idée d'arracher cette bardane et de la mettre au milieu de mon bouquet. Je descendis dans le fossé, et, après avoir chassé un bourdon velu qui s'était accroché au milieu d'une fleur et s'y était endormi doucement, mollement, je me mis à arracher la plante. Mais c'était très difficile. Non seulement la tige piquait de tous côtés, même à travers le mouchoir dont j'avais entouré ma main, mais elle était si résistante que je luttai contre elle presque cinq minutes, la déchirant fibre par

fibre. Quand enfin je l'eus détachée, la tige était tout en lambeaux, et la fleur ne paraissait déjà plus ni aussi fraîche ni aussi belle. Outre cela, à cause de sa rudesse, de sa raideur, elle n'allait pas du tout avec les fleurs délicates de mon bouquet. J'eus du regret d'avoir détruit en vain la fleur qui était si belle sur sa tige et la jetai. « Quelle énergie ! quelle vitalité ! » me dis-je, me rappelant les efforts déployés pour l'arracher. « Comme elle se défendait, et comme elle a chèrement vendu sa vie ! »

Pour rentrer chez moi, je devais traverser des champs gras, fraîchement labourés, et gravissais la pente douce de la route poussiéreuse. Le champ labouré appartenait à un propriétaire ; il était très grand, de sorte que de chaque côté ainsi que devant, en montant, on ne voyait rien sauf la terre noire d'un champ retourné avec une grande régularité. Le labourage était bon, et sur toute l'étendue du champ ne se voyait ni une plante, ni une herbe, tout était noir. « Quel être destructeur, l'homme ! Combien d'êtres vivants, sauf les plantes, détruit-il pour assurer son existence ! » pensai-je, en cherchant malgré moi quelque chose de vivant dans ce champ noir et mort. Devant moi, à droite de la route, une touffe quelconque se dressait. Je m'en approchai et reconnus cette même « tatare », dont j'avais arraché en vain et jeté une fleur. La touffe était formée de trois tiges ; l'une d'elles avait été en partie arrachée et le reste semblait un bras coupé ; chacune des deux autres portait une fleur. Ces fleurs, primitivement rouges, maintenant étaient noirâtres. Une des tiges était brisée, et la partie supérieure, portant la fleur maculée, pendait vers le sol. L'autre, bien que couverte de boue noire, se dressait encore. On voyait que cette touffe avait été abattue par une roue, puis s'était redressée ; c'est pourquoi elle restait penchée mais tout de même debout. Il paraissait qu'on lui avait retranché une partie

du corps, qu'on lui avait labouré les entrailles, arraché un bras, un œil, et cependant elle restait debout, ne cédant pas à l'homme, qui avait détruit autour d'elle toutes les plantes, ses sœurs.

« Quelle énergie ! pensai-je. L'homme a tout vaincu, il a détruit des millions d'herbes, mais celle-ci n'a pas cédé ! »

Et je me rappelai une vieille histoire du Caucase, dont je fus témoin pour une partie, et que je tiens, pour une autre partie, de témoins oculaires ; quant au reste, c'est mon imagination qui l'a créé. Cette histoire telle qu'elle s'est formée par l'union de mes souvenirs et de mon imagination, la voici.

Le Journal Posthume du vieillard Féodor Kouzmitch

DU vivant même de Féodor Kouzmitch, qui parut en Sibérie en 1836, et y vécut, en différents lieux, pendant vingt-sept ans, des bruits étranges couraient sur lui. On disait qu'il n'était autre que l'empereur Alexandre I, qui cachait son nom et son titre. Après la mort de Féodor Kouzmitch ces bruits ne firent qu'augmenter et se répandirent de plus en plus. Non seulement le peuple croyait qu'il s'agissait en effet d'Alexandre I, mais même dans les hautes sphères, même dans la famille impériale, au temps du règne d'Alexandre III, on le croyait. C'était aussi l'opinion de l'historien d'Alexandre I, le savant Schilder.

Ces bruits reposaient sur les raisons suivantes : 1 Alexandre était mort d'une façon tout à fait inattendue, n'ayant eu jusqu'alors aucune maladie sérieuse. 2 Il était mort loin de tous, dans un

endroit perdu, à Taganrog. 3 Quand on le mit en bière ceux qui le virent dirent qu'il était tellement changé qu'on ne pouvait le reconnaître. C'est pourquoi on lui couvrit le visage et ne le laissa voir à personne. 4 À plusieurs reprises, surtout les dernières années de sa vie, Alexandre avait dit et écrit qu'il ne désirait qu'une chose : être débarrassé de sa situation et se retirer du monde. 5 Fait peu connu, dans le procès verbal de la description du corps d'Alexandre, il est dit que des traces violacées se remarquaient sur son dos et sur ses fesses, ce qui ne pouvait être avec le corps soigné de l'empereur.

Quant aux raisons qui faisaient croire que Féodor Kouzmitch était précisément Alexandre qu'on croyait disparu, elles étaient les suivantes : 1 Par la taille, la figure, par toute sa personne, le vieillard ressemblait tellement à l'empereur que les gens (des valets de la Cour qui ont reconnu Kouzmitch comme étant Alexandre) qui avaient vu Alexandre et ses portraits étaient frappés de cette ressemblance extraordinaire : même âge, même dos voûté. 2 Kouzmitch, qui se donnait pour un vagabond ne connaissant pas ses parents, parlait les langues étrangères, et, par toutes ses manières, par son affabilité majestueuse, trahissait un homme habitué à la plus haute situation. 3 Le vieillard ne voulait jamais révéler à personne son nom et son origine, et, cependant, certaines expressions qui lui échappaient parfois décelaient un homme qui, autrefois, était placé au-dessus de tous les autres. 4 Avant sa mort il détruisit des papiers ; il n'en resta qu'un seul feuillet, portant dessiné un signe bizarre et les initiales A. P. 5 Malgré toute sa piété, le vieillard ne communia jamais. Une fois que l'archevêque qui le visitait l'exhortait à remplir ses devoirs de chrétien, le vieillard lui dit : Si, en confession, je ne di-

sais pas la vérité sur moi, le ciel en serait étonné, et si je la disais, c'est la terre qui en serait étonnée.

Tous ces doutes, toutes ces suppositions, ont cessé d'être des doutes et sont devenus certitudes grâce au journal de Kouzmitch qu'on a retrouvé. Voici comment débute ce journal :

Dieu sauve mon ami inestimable Ivan Gregorievitch, pour ce refuge charmant ! Je ne suis pas digne de sa bonté et de la faveur de Dieu. Ici je suis tranquille. Moins de gens viennent chez moi et je suis seul avec mes souvenirs criminels et avec Dieu. Je tâcherai de profiter de la solitude pour décrire en détail ma vie. Elle peut être instructive pour les hommes.

Je suis né et j'ai passé quarante-sept années de ma vie parmi les tentations les plus terribles ; et non seulement je n'ai pas résisté à ces tentations mais je m'en suis grisé. J'étais séduit et je séduisais les autres. J'ai péché et j'ai forcé les autres à pécher. Mais Dieu a jeté ses regards sur moi. Toute la vilenie de ma vie, que j'ai tâché de justifier à mes propres yeux en accusant les autres, s'est enfin révélée à moi dans toute son horreur. Dieu m'a aidé à me débarrasser, non du mal, j'en suis encore plein, bien que je lutte contre lui, mais de la participation au mal. Quelles souffrances morales endurai-je, et que se passa-t-il dans mon âme quand je compris tous mes péchés, et la nécessité du rachat (non le rachat des péchés, mais le vrai rachat de mes péchés par mes souffrances), je raconterai tout cela en son lieu. Maintenant je décrirai mes actes eux-mêmes, comment je parvins à me débarrasser de ma situation en laissant comme mon cadavre le cadavre d'un soldat que j'avais torturé à mort ; puis je décrirai ma vie, du commencement même.

Ma fuite s'opéra de la façon suivante. À Taganrog je vivais dans la même folie que pendant toutes ces dernières vingt-quatre années. Moi, le plus grand des criminels, assassin de mon père, assassin de centaines de mille hommes à la guerre dont j'étais cause, moi, débauché ignoble, malfaiteur, je croyais ce qu'on disait de moi. Je me croyais le sauveur de l'Europe, le bienfaiteur de l'humanité, un homme exceptionnellement parfait, un « heureux hasard, » comme je le disais à M de Staël. Je me regardais comme tel. Cependant Dieu ne m'avait pas complètement abandonné, et la voix vigilante de la conscience me tourmentait sans cesse. Rien ne me paraissait bon. Tous étaient coupables. Moi seul étais bon et personne ne le comprenait. Je m'adressais à Dieu. Tantôt je priais le Dieu orthodoxe avec le Métropolite Photius ; tantôt le Dieu catholique ; tantôt le Dieu protestant avec Parrot ; tantôt le Dieu des illuminés avec M Krudener. Mais je ne m'adressais à Dieu que devant les hommes, afin d'être admiré d'eux. Je méprisais tous les hommes, et seule l'opinion de ces hommes que je méprisais était importante pour moi ; je ne vivais et n'agissais que pour elle. Quand j'étais seul, je me sentais terriblement mal. Avec elle avec ma femme, c'était pire encore. Bornée, menteuse, capricieuse, méchante, phtisique, toute hypocrisie. C'était elle surtout qui empoisonnait ma vie. Nous étions censés revivre notre lune de miel, et c'était un enfer, sous des apparences convenables, un enfer d'hypocrisie terrible.

Une fois je fus dégoûté encore plus que de coutume. J'avais reçu la veille une lettre d'Arakchéieff au sujet de l'assassinat de sa maîtresse. Il me décrivait sa douleur désespérée. Et, chose bizarre, sa flatterie perpétuelle, fine, non flagornerie seule mais son vrai dévouement de caniche, qui datait du vivant de mon père, quand, avec lui, à l'insu de ma grand'mère, nous lui prêtâmes

serment, ce dévouement de caniche faisait que si j'aimais quelqu'un les derniers temps c'était lui, bien que le mot « aimer » ne convienne guère en parlant de ce monstre. Ce qui me liait encore à lui, c'était que non seulement il n'avait pas participé au meurtre de mon père comme plusieurs autres, qui précisément à cause de leur complicité dans mon crime m'étaient odieux, mais qu'il avait été dévoué à mon père comme à moi. D'ailleurs, de tout cela je parlerai plus loin. Je dormis mal. C'est étrange à dire, le meurtre de la belle et méchante Nastasia (elle était merveilleusement belle) provoqua en moi des désirs lubriques, et, de toute la nuit, je ne pus dormir. Le fait qu'une chambre plus loin se trouvait une femme phtisique, dégoûtante, m'irritait et augmentait mon inquiétude. Le souvenir de Marie (Narischkina) qui m'avait quitté pour son sot diplomate me tourmentait aussi. Évidemment c'est notre sort (celui de mon père et le mien) d'être jaloux des Gagarine.

Mais, de nouveau, je m'égare avec ces souvenirs. Je ne dormis pas la nuit. Le jour parut. J'écartai le rideau, mis ma robe de chambre blanche et appelai mon valet. Tout le monde dormait encore. Je pris ma tunique, un manteau de civil, un bonnet, et, passant devant la sentinelle, je sortis.

Le soleil venait de se lever sur la mer. C'était une fraîche journée d'automne. Aussitôt à l'air je me sentis mieux. Les pensées sombres s'étaient évanouies, et je me dirigeai vers la mer qui riait sous le soleil. Avant d'arriver à l'angle de la maison verte, j'entendis de la place un bruit de tambours et de flûtes. J'écoutai et compris que c'était une exécution qui avait lieu sur la place, qu'on punissait de la bastonnade un soldat. Moi qui, tant de fois, avais autorisé cette punition, je n'avais jamais vu ce spectacle. Et, chose

bizarre (c'était une suggestion du diable), la pensée de la belle et sensuelle Nastasia, assassinée, et celle du corps du soldat bâtonné, se confondaient en un seul sentiment irritant. Je me rappelai les soldats du régiment de Sémenoff punis de la bastonnade et les miliciens dont des centaines avaient été frappés à mort. Soudain l'idée bizarre me vint d'aller regarder ce spectacle. Comme j'étais en civil, je pouvais le faire. Plus j'approchais, plus nettement j'entendais le bruit des tambours et des flûtes. Je ne pouvais encore distinguer clairement avec mes yeux myopes, sans lorgnette, mais je voyais déjà deux rangs de soldats et, entre eux, une haute personne, au dos blanc, qui avançait. Je me mêlai à la foule qui se tenait derrière les rangs des soldats et regardait le spectacle. Je pris la lorgnette pour examiner ce qui se passait. Un homme de haute taille, les mains nues attachées à une baïonnette, le dos nu, déjà rouge de sang, voûté, s'avançait dans l'espace laissé entre les deux rangs de soldats armés de bâtons. Cet homme, c'était moi, mon sosie : la même taille, le même dos voûté, la même tête chauve, les mêmes favoris sans moustache, les mêmes pommettes, la même bouche, les mêmes yeux bleus. Et la bouche ne souriait pas, elle s'ouvrait et grimaçait en poussant des cris à chaque coup ; et les yeux n'étaient pas tendres et caressants, mais horriblement dilatés, et tantôt se fermaient, tantôt s'ouvraient. Quand je regardai le visage de cet homme, je le reconnus. C'était Stroumenski, un soldat, ancien sous-officier de la 3 compagnie du régiment de Sémenoff, connu dans toute la garde par sa ressemblance avec moi. En plaisantant on l'appelait Alexandre II.

Je savais qu'avec d'autres soldats du régiment de Sémenoff, qui s'étaient révoltés, il avait été transféré dans une garnison, et je compris que dans la garnison, ici probablement, il avait dû commettre un crime quelconque (il s'était probablement enfui et

avait été rattrapé), et que, maintenant, on l'en punissait. J'appris après qu'il en était bien ainsi.

J'étais comme fasciné en regardant marcher ce malheureux, en voyant comment on le frappait, et je sentais que quelque chose se passait en moi. Tout d'un coup je remarquai que les spectateurs qui étaient à côté de moi me regardaient, les uns s'écartant, les autres se rapprochant. Évidemment on m'avait reconnu. Voyant cela, je me détournai et rentrai hâtivement. Les tambours continuaient à battre, la flûte jouait. Ainsi la punition durait encore. Normalement j'aurais dû trouver bien ce qu'on faisait à mon sosie, ou tout au moins reconnaître que ce qui se faisait devait être. Mais je sentais que cela m'était impossible. Cependant je me rendais compte que ne pas admettre que ce qui était devait être, que c'était bien, m'entraînait à reconnaître que toute ma vie, tous mes actes, que tout cela était mauvais, et que je devais faire ce à quoi j'avais songé depuis longtemps : abandonner tout, m'en aller, disparaître.

Ce sentiment s'empara de moi. Je luttai contre lui. Tantôt je reconnaissais que cela devait être ainsi, que c'était une triste nécessité ; tantôt je reconnaissais que c'était moi qui devais être à la place de ce malheureux. Mais, chose étrange, je n'avais point pitié de lui, et, au lieu d'arrêter la punition, craignant seulement d'être reconnu, je rentrai chez moi.

Bientôt je n'entendis plus les tambours, et aussitôt rentré il me parut que j'étais délivré du sentiment qui m'avait saisi là-bas. Après avoir bu mon thé, j'écoutai le rapport de Volkonski. Ensuite, le déjeuner comme d'habitude, les relations habituelles, pénibles, fausses, avec ma femme ; ensuite Dibitch avec son rapport, qui confirmait tous les renseignements sur la société se-

crète. En décrivant l'histoire de ma vie, s'il plaît à Dieu, je parlerai de tout cela en détail. Maintenant je me bornerai à dire que je reçus assez tranquillement cette nouvelle. Mais cela ne dura que jusqu'à la fin du dîner. Après le dîner, je passai dans mon cabinet de travail, et, m'allongeant sur le divan, je m'endormis aussitôt. Je dormais depuis cinq minutes à peine, quand un choc secouant tout mon corps m'éveilla, et j'entendis le tambour, la flûte, le bruit des coups, les cris de Stroumenski, et je le vis lui, lui ou moi, je ne savais pas bien, je vis son visage douloureux, ses gestes désespérés, et les visages rembrunis des soldats et des officiers. Cette vision dura peu. Je bondis, boutonnai ma tunique, pris mon chapeau et mon épée, et sortis en disant que j'irais me promener.

Je savais où se trouvait l'hôpital militaire, et je m'y rendis directement. Comme toujours, tous s'empressèrent. Le médecin en chef accourut, ainsi que le chef de l'état-major. J'exprimai le désir de faire le tour des salles. Dans la deuxième salle j'aperçus la tête chauve de Stroumenski. Il était couché sur le ventre, la tête appuyée sur ses mains, et gémissait plaintivement. — « Il a été puni parce qu'il a voulu s'enfuir, » me dit-on. Je dis : « Ah ! » et fis mon geste habituel d'approbation à ce que j'entendais, et passai.

Le lendemain j'envoyai demander comment allait Stroumenski. On me fit savoir qu'il avait été administré et qu'il se mourait.

C'était le jour de fête de mon frère Michel. Il y avait une revue. Sous prétexte que j'étais indisposé à la suite de mon voyage en Crimée, je n'allai pas à la messe. Dibitch vint de nouveau chez moi, et, de nouveau, me fit un rapport sur une conjuration dans la deuxième armée, en me rappelant ce que m'en avait dit le

comte de Vitt encore avant mon voyage en Crimée, ainsi que le rapport du sous-officier Chervoud. C'est alors seulement, en écoutant le rapport de Dibitch, qui attribuait une si grande importance à cette conjuration, que je sentis tout d'un coup l'importance et la puissance de la transformation qui s'était opérée en moi. Ils ourdissent un complot pour changer la forme du gouvernement, pour introduire une constitution, ce que j'ai voulu faire il y a vingt ans. J'ai institué et supprimé la constitution en Europe, et à qui cela a-t-il profité ? Et, principalement, qui suis-je pour le faire ? En général, toute la vie extérieure, toute l'organisation des affaires, toute participation dans ces affaires, – et moi à combien ai-je participé, combien de vies des peuples d'Europe ai-je organisées, — tout cela est peu important, inutile, et tout cela ne me regarde pas. J'ai compris tout d'un coup que cela n'était point mon affaire. Mon affaire c'est moi, c'est mon âme. Toutes mes intentions antérieures d'abdication qui n'étaient alors que de la pose, le désir d'étonner ou d'attrister les hommes, de leur montrer la noblesse de mon âme, ces intentions reparaissaient maintenant, mais cette fois avec une entière sincérité ; il ne s'agissait plus maintenant des autres, mais de moi-même, de mon âme, comme si tout ce cercle brillant de ma vie passée n'avait été décrit que pour me ramener à ce désir juvénile, provoqué par le repentir, de renoncer à tout, et cela sans vanité, sans aucunement songer à la gloire humaine, mais pour moi, pour Dieu.

Autrefois ces aspirations étaient vagues, maintenant c'était l'impossibilité de continuer à vivre comme je vivais. Mais comment ? Non pour étonner les hommes, non pour être glorifié ; au contraire, il fallait s'en aller de façon que personne n'en sût rien, et souffrir. Cette pensée me causa tant de joie, me

remplit d'un tel enthousiasme, que je me mis aussitôt à chercher le moyen de mettre à exécution ce projet ; et j'y employai toutes les ressources de mon esprit, toute la ruse qui m'était propre.

Et, chose extraordinaire, mon projet se trouva beaucoup plus facile à exécuter que je ne me l'étais imaginé. Mon plan était le suivant : feindre d'être malade, mourant, et, après avoir convaincu et acheté le médecin, mettre à ma place Stroumenski mourant, et moi-même m'en aller, m'enfuir, cacher à tous mon identité.

Alors que je faisais tout pour que mon plan se réalisât, le 9, comme exprès, je fus pris de fièvre. Je restai au lit près d'une semaine, pendant laquelle je me fortifiais de plus en plus dans ma résolution et l'examinais. Le 16, je me levai. Je me sentais bien portant. Ce jour, comme à l'ordinaire, je me rasai, et, tout plongé dans mes réflexions, je me fis par mégarde une forte coupure près du menton. Je perdais beaucoup de sang ; je m'évanouis et tombai. On accourut ; on me releva. Je compris aussitôt que cela pouvait m'être utile pour réaliser mon projet, et, quoique je me sentisse très bien, je feignis d'être très faible, je me mis au lit et donnai l'ordre de faire venir l'aide du D Villiers. Villiers lui-même n'aurait pas consenti à cette substitution ; mais j'avais l'espoir d'acheter ce jeune homme. Je lui fis connaître ma résolution et le plan que j'avais formé pour la mettre à exécution ; puis, je lui promis quatre-vingt mille roubles s'il faisait ce que j'exigerais de lui. Mon plan était le suivant : Stroumenski, comme je l'avais appris le matin, était mourant et devait trépasser vers la nuit. Je me mis au lit, et, feignant d'être irrité contre tous, je n'admis personne auprès de moi, sauf le médecin acheté. La même nuit, le docteur devait amener, dans une baignoire, le corps de Stroumenski, le mettre à ma place et annoncer ma mort soudaine.

Chose étonnante, tout arriva comme nous l'avions projeté, et le 7 novembre j'étais libre.

Le corps de Stroumenski fut enseveli avec les plus grands honneurs. Mon frère Nicolas monta sur le trône, en envoyant au bagne les conjurés. Plus tard, en Sibérie, j'ai revu quelques-uns d'entre eux. Quant à moi, j'ai supporté des souffrances minimes en comparaison de mes crimes, et j'ai eu de grandes joies que je ne méritais pas, et dont je parlerai en temps et lieu.

Maintenant je suis un vieillard de soixante-douze ans, qui a déjà un pied dans la tombe, mais, ayant compris la vanité de toute ma vie passée et l'importance de ma vie présente, vécue en chemineau, je tâcherai de raconter l'histoire de ma vie ancienne.

12 décembre 1849.

D'un marécage de Sibérie près de Krasnoreschinsk.

C'est le jour de mon anniversaire. J'ai soixante-douze ans. Il y a soixante-douze ans que je naquis à Pétersbourg, au Palais d'Hiver, dans les appartements de l'impératrice ma mère, alors grande duchesse Marie Féodorovna.

Cette nuit j'ai dormi assez bien. Après l'indisposition d'hier je me suis senti un peu mieux. L'essentiel c'est que l'état de prostration morale a cessé, et la possibilité de me mettre de toute mon âme en communion avec Dieu est reparue. Hier, pendant la nuit, dans l'obscurité, j'ai prié. Je me rendais compte nettement de ma situation dans le monde : moi, toute ma vie, c'est quelque chose de nécessaire à celui qui m'a envoyé. Et je puis faire ou ne pas faire cette chose qui lui est nécessaire. En faisant ce qui lui est nécessaire, je concours à mon bonheur et à celui de tout le

monde. En ne le faisant pas, je me prive du bonheur, non de tout bonheur, mais de celui qui pouvait être le mien. Mais je ne prive pas le monde du bonheur qui lui est destiné. Ce que j'aurais dû faire, d'autres le feront. Sa Volonté sera exécutée. En cela est la liberté de ma volonté. Mais s'il sait ce qui sera, si tout est défini par Lui, alors la liberté n'existe pas. Je ne sais. C'est ici la limite de la pensée et le commencement de la prière. Mon Père, ce n'est pas ma volonté qui sera mais la Tienne. Viens-moi en aide, ou tout simplement, Seigneur Dieu, aie pitié et pardonne-moi. Je ne puis m'exprimer par des paroles, mais Tu connais mon cœur ; Tu es en lui.

Je me suis bien endormi. Comme toujours, par faiblesse sénile, je m'éveillai quatre ou cinq fois, et je vis en rêve que je me baignais dans la mer, que je nageais, et je m'étonnais que l'eau me soutint si haut, de sorte que je n'y pouvais plonger. L'eau était verdâtre, belle, et des gens quelconques me gênaient. Il y a des femmes sur la grève ; je suis nu et ne peux sortir. Ce rêve signifie que la force de mon corps fait obstacle mais que l'issue est proche. Je me levai avant l'aube. Je battis le briquet, mais je fus longtemps avant de pouvoir allumer la mèche. Je mis mon manteau d'élan et sortis. À travers les mélèzes et les pins couverts de neige, rougissait l'aube. J'apportai dans la chambre le bois coupé la veille, j'allumai le feu, et retournai couper d'autre bois. Le jour vint. Je mangeai des biscuits trempés. Le poêle chauffait ; je me suis mis à écrire.

Je suis né, il y a maintenant soixante-douze ans, le 12 décembre 1777, à Pétersbourg, au Palais d'Hiver. Sur le désir de ma grand'mère, on me donna le nom d'Alexandre, afin, comme elle le disait, que je sois aussi grand qu'Alexandre de Macédoine et

aussi saint qu'Alexandre Nevsky. Je fus baptisé, une semaine plus tard, dans la grande chapelle du Palais d'Hiver. La duchesse de Courlande me portait sur un coussin de soie ; les plus hauts dignitaires soutenaient le voile ; l'impératrice était ma marraine, et j'avais comme parrains l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse. La chambre où je fus placé avait été aménagée sur les indications de ma grand'mère. Je ne me rappelle rien de tout cela ; je le sais d'après les récits.

Au milieu de cette grande chambre qui avait trois hautes fenêtres, se trouvait, soutenu par quatre colonnes, un baldaquin de velours avec des rideaux de soie qui tombaient jusqu'à terre. Sous le baldaquin était placé un petit lit de fer avec un matelas de cuir et une légère couverture anglaise. Les colonnes étaient entourées d'une balustrade de deux archines de hauteur, de sorte que les visiteurs ne pouvaient approcher de très près. Il n'y avait aucun meuble dans la chambre, seulement, derrière le baldaquin, se trouvait le lit de la nourrice. Tous les détails des soins corporels étaient réglés par ma grand'mère. Il était interdit de me bercer, de m'emmailloter, et de me mettre des bas. On me baignait d'abord à l'eau tiède, puis à l'eau froide. J'avais une robe particulière, d'une seule pièce, qui s'enfilait d'un coup. Aussitôt que je pus me tenir assis, on me mit sur un tapis, par terre ; et on me laissait seul. On m'a raconté que, les premiers temps, souvent ma grand'mère venait s'asseoir près de moi sur le tapis et jouait avec moi. Je ne me rappelle pas cela. Je ne me rappelle pas non plus ma nourrice. Ma nourrice, Avdotia Petrovna, était la femme d'un jardinier de Tzarskoïé Selo, un brave homme. Je ne me souviens pas d'elle. Je l'ai revue, pour la première fois, quand j'avais dix-huit ans. C'était à Tzarskoïé Selo. Elle s'approcha de moi et se nomma. C'était une des belles époques de ma vie, celle de ma

première amitié avec Czartoryski et de mon dégoût sincère pour tout ce qui se faisait dans les deux Cours : celle de mon malheureux père et celle de ma grand'mère, que je haïssais alors. J'étais à cette époque un homme pas mauvais, ayant de bonnes aspirations. Je me promenais dans le parc avec Adam, quand d'une allée latérale sortit une femme bien mise, avec un visage extraordinairement bon, très blanc, agréable, souriant et ému. Elle s'approcha rapidement de moi, et, tombant à genoux, saisit ma main et se mit à la baiser.

— Mon chéri ! Votre Altesse ! Voilà que Dieu m'a permis de vous voir.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis votre nourrice, Avdotia. Je vous ai nourri onze mois. Enfin Dieu m'a permis de vous voir.

J'eus de la peine à la faire relever. Je lui demandai où elle habitait et lui promis d'aller la voir. Le charmant intérieur de sa maison proprette ! Sa ravissante fille, une beauté tout à fait russe, ma sœur de lait, était fiancée à un cocher de la Cour. Le père, le jardinier, était aussi souriant que sa femme, et il y avait une foule d'enfants, également souriants, et tous paraissaient m'éclairer dans l'obscurité. Voilà la vraie vie, le vrai bonheur, pensai-je. Comme tout est simple, clair ; aucune intrigue, aucune envie, aucune querelle. Voilà donc cette charmante Douniacha qui m'a nourri.

Ma bonne principale était une allemande, Sophie Ivanovna Benkendorf ; et j'avais pour gouvernante une anglaise, Gessler. Sophie Ivanovna était une grosse et blanche personne, au nez droit et à l'air majestueux, quand elle donnait des ordres dans la

chambre d'enfants ; mais elle était extraordinairement humble et saluait bien bas devant ma grand'mère, qui avait la tête de moins qu'elle. Envers moi elle était à la fois très servile et très sévère. Tantôt, elle semblait une reine avec ses jupes amples, son visage majestueux au nez droit ; tantôt, elle devenait soudain comme une fillette et jouait. Prascovie Ivanovna Gessler était une anglaise au long visage, aux cheveux roux, toujours grave. Mais quand elle souriait, elle s'éclairait toute et l'on ne pouvait s'empêcher de sourire. Son exactitude, sa propreté, sa douceur ferme me plaisaient. Il me semblait qu'elle savait quelque chose que personne d'autre ne savait, ni ma mère ni même ma grand'mère.

Quant à ma mère, je me la rappelle d'abord comme une vision étrange, triste, charmante, surnaturelle, belle, étincelante avec ses diamants, ses robes de soie, ses dentelles, ses mains blanches, nues. Elle entrait dans ma chambre et, avec une expression bizarre, étrangère pour moi, elle me parlait, me prenait dans ses bras blancs, beaux, m'approchait de son visage encore plus beau, rejetait ses cheveux épais, parfumés, m'embrassait et pleurait, et, une fois, elle me laissa tomber de ses bras et s'évanouit.

Chose étrange, m'était-ce inspiré par ma grand'mère, était-ce dû aux rapports de ma mère envers moi ou à mon flair d'enfant, qui me faisait pénétrer cette intrigue de cour dont j'étais le centre, mais je n'avais aucun sentiment naturel, même aucun sentiment d'affection pour ma mère. Quelque chose d'artificiel se sentait dans sa conduite envers moi. Elle avait l'air d'exprimer quelque chose par moi, en m'oubliant ; et je le sentais. Et cela était ainsi. Ma grand'mère m'avait enlevé à mes parents et pris à son entière disposition pour me transmettre le trône au détriment de son fils mon malheureux père, qu'elle haïssait. Sans

doute, pendant longtemps, je ne sus rien de tout cela, mais dès l'éveil de ma conscience, sans en comprendre les causes, je voyais que j'étais un objet d'hostilité, de jalousie, que j'étais le jouet d'une conspiration quelconque, et je sentais la froideur et l'indifférence pour moi, pour mon âme d'enfant, qui n'avait besoin d'aucune couronne, mais seulement d'amour. Mais il n'y avait point d'amour. Il y avait une mère toujours triste en ma présence.

Une fois, après avoir causé de quelque chose en allemand avec Sophie Ivanovna, elle fondit en larmes et s'enfuit presque de la chambre en entendant les pas de ma grand'mère. Il y avait mon père, qui, parfois, entrait dans notre chambre et auquel, ensuite, on nous menait, moi et mon frère. Mais ce père, mon malheureux père, à ma vue exprimait encore plus résolument que ma mère son mécontentement et sa colère contenue. Je me rappelle qu'une fois, on nous amena, moi et mon frère Constantin, dans leur appartement. C'était avant leur voyage à l'étranger, en 1781. Tout d'un coup, mon père m'écarta de la main, avec des yeux terribles, bondit de son siège, et, en suffocant, dit quelque chose de moi à grand'mère. Je ne me rappelle pas quoi, je me rappelle seulement les paroles : « Après 62 tout est possible ! » Je m'effrayai et pleurai. Ma mère me prit dans ses bras et se mit à m'embrasser. Ensuite elle me porta à mon père. Il me bénit hâtivement, et, faisant claquer ses hauts talons, il sortit précipitamment de la chambre. Longtemps après je compris le motif de cet emportement. Lui et ma mère allaient voyager à l'étranger sous le nom de comte et comtesse du Nord ; c'était le désir de ma grand'mère, et il craignait qu'en son absence on ne le déclarât privé du trône et que moi je ne fusse reconnu héritier. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Il tenait à ce qui a perdu physiquement et moralement lui et moi ! Et moi, malheureux, je tins aussi à cela !

Quelqu'un frappe à ma porte en prononçant : Au nom du Père et du Fils. Je réponds : Amen. Je vais ranger ces pages et j'irai ouvrir. Si Dieu le veut je continuerai demain.

13 décembre. J'ai peu dormi et j'ai eu de mauvais rêves. Une femme désagréable, très faible, se serrait contre moi. Je ne la craignais pas, je ne craignais pas le péché, mais j'avais peur que ma femme ne la vît, et que ce ne fût de nouveau des reproches. J'ai soixante-douze ans et ne suis pas encore libre. Dans la vie on peut se tromper, mais, le rêve donne exactement l'appréciation du degré auquel on est arrivé. Je vis aussi en rêve — et ceci m'indique encore à quel bas degré d'immoralité je me trouve — que quelqu'un m'apportait ici, dans de la mousse, des bonbons extraordinaires. Nous les avons retirés de la mousse et distribués, mais après la distribution il en restait que je gardai pour moi. Il y avait là un garçon, il avait l'aspect du fils du sultan turc, noiraud, désagréable ; il s'approche des bonbons, veut y porter la main, mais je le repousse, et cependant je sais qu'il convient beaucoup mieux à un enfant qu'à moi de manger des bonbons. Néanmoins je ne les lui donne pas, et j'éprouve pour lui un sentiment mauvais ; en même temps je sais que c'est mal. Or, chose étrange, en réalité, cela m'est arrivé aujourd'hui. Marie Martenianovna est venue chez moi aujourd'hui. Hier elle m'avait envoyé demander si elle pouvait venir. J'avais dit oui. Les visites me sont pénibles, mais je savais qu'en refusant je l'aurais attristée. Elle est donc venue aujourd'hui. On entendait de loin les patins grincer sur la neige. Elle entra en pelisse, enveloppée de châles, apportant avec elle des paquets de victuailles et un tel froid que j'ai mis mon manteau. Elle a apporté des beignets, du beurre, des pommes. Elle est venue pour me parler de sa fille, qu'un riche veuf demande en mariage. Faut-il la lui donner ? Leur confiance en ma

perspicacité m'est très pénible. Tout ce que je dis pour l'ébranler, ils l'attribuent à ma modestie. Je lui ai répondu ce que je réponds toujours en pareil cas, que la chasteté est préférable au mariage, mais que, d'après la parole de Paul, il vaut mieux se marier que de commettre l'adultère. Elle est venue accompagnée de son gendre Nikanor Ivanoff, celui-même qui m'avait invité à vivre dans sa maison, et qui, depuis, m'accable de ses visites. Nikanor Ivanoff est une de mes grandes tentations. Je ne puis vaincre l'antipathie, le dégoût qu'il m'inspire. Seigneur Dieu ! permets-moi de voir mes péchés et de ne pas blâmer mon prochain. Mais moi, je vois tous ses péchés, je les devine avec la perspicacité de la colère. Je vois toutes ses faiblesses, et ne puis vaincre mon antipathie pour lui, pour un frère, qui porte en lui, comme moi, l'étincelle divine.

Que signifie un sentiment pareil ? Dans ma longue vie je l'ai éprouvé plusieurs fois. Mes deux antipathies les plus fortes furent Louis XVIII (avec son ventre, son nez aquilin, ses mains blanches dégoûtantes, son assurance, son arrogance, sa stupidité. Voilà que je recommence à l'injurier) et Nikanor Ivanoff qui m'a tourmenté hier, pendant deux heures. Tout en lui, depuis le son de sa voix jusqu'à ses cheveux et ses ongles, m'inspire du dégoût. Pour expliquer à Marie Martenianovna ma mauvaise humeur, j'ai menti en disant que j'étais indisposé. Après leur visite je me suis mis à prier, après quoi je me suis calmé. « Je Te remercie, Seigneur, d'avoir mis en mon pouvoir la seule chose dont j'aie besoin. » Je me suis rappelé que Nikanor Ivanoff a été un enfant et qu'un jour il mourra. Je me suis rappelé aussi que Louis XVIII est déjà mort, et j'ai regretté que Nikanor Ivanoff ne fût déjà plus là afin que je pusse lui exprimer mes bons sentiments pour lui. Marie Martenianovna m'a apporté beaucoup de chandelles, je

pourrai écrire le soir. Je suis allé dans la cour. À gauche les étoiles se sont éteintes dans une admirable aurore boréale. Que c'est beau ! Que c'est beau ! Je continue.

Mon père et ma mère partirent pour l'étranger, et moi et mon frère Constantin, né deux ans après moi, restâmes tout le temps de l'absence de nos parents, à la disposition absolue de notre grand'mère. On avait appelé mon frère, Constantin, en prévision qu'il deviendrait l'empereur grec à Constantinople.

Les enfants aiment tout le monde, surtout ceux qui les aiment et les caressent. Ma grand'mère me caressait, me louait, et je l'aimais malgré la mauvaise odeur qui me repoussait, et qui, en dépit des parfums placés près d'elle, s'exhalait toujours de sa personne, surtout quand elle me prenait sur ses genoux. Je n'aimais pas non plus ses mains propres, jaunâtres, ridées, glissantes, dont les doigts étaient recourbés à l'intérieur et les ongles très découverts. Ses yeux étaient troubles, fatigués, presque morts, ce qui, joint à sa bouche édentée, souriante, produisait une impression pénible mais non repoussante. J'attribuais cette expression des yeux (que je me rappelle maintenant avec dégoût) à ses soucis au sujet de ses robes, comme on me le disait, et j'avais pitié d'elle à cause de l'expression fatiguée de ses yeux. Deux fois je vis Potemkine. Cet homme énorme, loucheur, toujours suant, sale, était horrible. Il était surtout effrayant parce que lui seul n'avait pas peur de grand'mère, parlait devant elle de sa haute voix cassante, très hardiment, et bien qu'il m'appelât Altesse, il me caressait et me bousculait.

Parmi ceux que je vis chez elle, dans les premières années de mon enfance, il y avait encore Lanskoï. Il était toujours avec elle, et tous le flagornaient. Sans doute je ne comprenais pas alors

quel rôle jouait Lanskoï, et il me plaisait beaucoup. J'aimais ses boucles, ses mollets et ses jambes en culottes collantes ; j'aimais son sourire heureux, sans souci, et les diamants qui partout brillaient sur lui. C'était alors très gai. On nous amenait à Tzarskoïé Selo ; nous faisions des promenades en bateau, nous creusions la terre dans le jardin, nous allions nous promener à pied ou à cheval.

Constantin, gros, roux, un petit Bacchus, comme l'appelait grand'mère, égayait tout le monde par ses plaisanteries. Il imitait tous, Sophie Ivanovna et même grand'mère. Un événement important à cette époque, ce fut la mort de Sophie Ivanovna Benkendorf, survenue un soir à Tzarskoïé Selo, en présence de notre grand'mère. Sophie Ivanovna nous avait conduits chez elle après le dîner. Elle disait quelque chose en souriant, quand, soudain, son visage devint sévère ; elle chancela, s'appuya contre la porte, glissa, et tomba lourdement. Les gens accoururent, on nous emmena. Le lendemain on nous apprit qu'elle était morte. Je pleurai longtemps, j'étais triste et ne pouvais me consoler. Tous pensaient que je pleurais à cause de Sophie Ivanovna, mais ce n'était pas elle que je pleurais ; je pleurais parce que les gens meurent, parce que la mort existe. Je ne pouvais pas croire que cela fut le sort de tous les hommes. Je me souviens qu'alors, dans mon âme d'enfant de cinq ans, parut dans toute son importance la question : Qu'est-ce que la mort ? Qu'est-ce que la vie qui se termine par la mort ? Questions essentielles qui se posent à tous les hommes ; questions auxquelles les sages cherchent en vain des réponses et que les autres tâchent d'écarter, d'oublier ! Je fis ce qui est naturel à l'enfant, surtout dans le monde où je vivais, j'écartai de moi cette pensée, j'oubliai la mort et j'ai vécu comme si elle n'existait pas, tant elle m'était terrible.

Un autre événement important, lié à la mort de Sophie Ivanovna, ce fut notre passage entre des mains masculines et la nomination de Nicolas Ivanovitch Saltikoff comme notre gouverneur. Ce n'était pas ce Saltikoff, notre grand-père selon toutes probabilités, mais Nicolas Ivanovitch Saltikoff, attaché à la Cour de mon père, un homme petit, avec une tête énorme, un visage stupide et une éternelle grimace qu'imitait remarquablement bien mon frère Constantin. Ce passage entre les mains d'un homme fut pour moi douloureux, parce qu'il me séparait de ma vieille bonne, la charmante Prascovie Ivanovna.

Je pense que les hommes qui n'ont pas le malheur de naître dans une famille royale peuvent difficilement s'imaginer à quelles déformations du jugement sur les hommes et les rapports envers eux je fus soumis. Au lieu du sentiment naturel de la dépendance envers les plus âgés, propre à l'enfant, au lieu de la reconnaissance pour le bonheur dont on jouit, on m'inspirait l'assurance que nous étions des êtres particuliers qui devions jouir de tous les biens accessibles aux hommes, et que, par un mot seul, par un sourire, non seulement nous payions pour tous ces biens, mais faisions les gens heureux. Il est vrai qu'on exigeait de nous d'être polis envers les gens, mais par mon flair d'enfant, je sentais que ce n'était qu'une forme, que c'était non pour eux qu'il fallait être polis à leur égard, mais pour nous-mêmes, pour que notre majesté en acquît plus d'importance.

Un jour de solennité quelconque, nous allâmes en berline sur la Perspective Nevsky, nous deux et Nicolas Ivanovitch Saltikoff. Deux valets poudrés, en livrée rouge, se tenaient debout derrière. C'était une claire journée de printemps. J'étais en tunique déboutonnée, j'avais un petit gilet blanc et, sur mon gilet, le ruban bleu

de la Croix de Saint-André. Kostia était mis de la même manière. Nous avions des chapeaux à plumes, qu'à chaque instant nous étions pour saluer. Le peuple s'arrêtait partout, saluait, quelques-uns couraient derrière la voiture.

— « On vous salue, répétait Nicolas Ivanovitch.

— À droite ! » Nous passons devant la maison d'arrêt militaire. La garde sort pour nous saluer. Ceux-ci je les voyais tous les jours. L'amour pour les soldats, pour les exercices militaires, était en moi dès l'enfance. On nous inspirait — surtout grand'-mère qui y croyait le moins — que tous les hommes sont égaux, et que nous ne devions jamais l'oublier. Mais je savais que ceux qui parlaient ainsi ne le croyaient point.

Je me souviens qu'une fois, Sacha Golitzine qui jouait avec moi me poussa et me fit mal.

— Comment oses-tu ?

— C'est par hasard ; qu'est-ce que cela fait ?

Je sentis que d'offense et de colère mon sang m'affluait au cœur. Je me plaignis à Nicolas Ivanovitch, et je n'eus point honte quand Golitzine me demanda pardon.

Assez pour aujourd'hui ; la chandelle est presque consumée et je dois encore tailler des allumes. La hache est ici, mais je n'ai rien pour l'aiguiser ; du reste je ne sais pas le faire.

17 décembre. Pendant trois jours je n'ai rien écrit. J'étais souffrant. J'ai lu l'évangile, mais sans parvenir à éveiller en moi la compréhension de ce livre, cette communion avec Dieu que j'avais sentie auparavant. Jadis, plusieurs fois il m'était arrivé de

penser que l'homme ne peut ne pas avoir de désirs. J'en eus toujours. Autrefois j'ai désiré la victoire sur Napoléon, la pacification de l'Europe ; j'ai désiré m'affranchir de la couronne, et mes désirs, ou étaient réalisés, et alors ils cessaient de m'intéresser, ou devenaient irréalisables et j'y renonçais. Mais tant que le désir était en voie de réalisation, ou s'il devenait irréalisable, il en paraissait de nouveaux ; et cela fut toujours ainsi avec moi. Maintenant je désirais le froid ; il est venu. Je désirais la solitude, je l'ai presque obtenue. À présent je désire écrire ma vie, et le faire de la façon la meilleure pour être utile aux hommes, et si ce vœu se réalise, ou si j'y dois renoncer, de nouveaux désirs paraîtront. Toute la vie est en cela. Alors voici ce qui m'est venu en tête : si toute la vie est dans la conception des désirs, et la joie de la vie dans leur réalisation, n'existe-t-il point toujours un désir propre à l'homme, qui toujours se réalise ou approche de la réalisation ? J'ai pensé qu'il en serait ainsi pour un homme qui désirerait la mort. Toute la vie serait rapprochement vers la réalisation de ce désir. Et ce désir serait sûrement réalisé. D'abord cela m'a paru étrange ; mais en y réfléchissant, j'ai vu tout d'un coup qu'il en est ainsi, que rapprochement vers la mort est le seul désir raisonnable de l'homme ; non le désir de la mort elle-même, mais de ce mouvement de la vie qui mène à la mort. Ce mouvement, c'est la délivrance des passions et des tentations de ce commencement spirituel qui vit en chaque homme. Je le sens maintenant que je me suis affranchi de la plus grande partie de ce qui me cachait l'essence de mon âme, son unité avec Dieu, de ce qui me cachait Dieu. Je suis arrivé à cela inconsciemment. Mais si j'avais placé comme bonheur suprême (et cela est non seulement possible, mais cela doit être), si j'avais considéré comme tel l'affranchissement des passions, le rapprochement vers Dieu, alors tout ce qui

m'aurait amené à la mort : la vieillesse, la maladie, aurait été la réalisation de mon seul et principal désir. C'est ainsi, et je le sens quand je me porte bien. Mais quand, comme hier et avant-hier, je souffre de l'estomac, je ne peux provoquer en moi ce sentiment, et, bien que je ne résiste pas à la mort, je ne puis désirer m'en approcher. Oui, un état pareil est un état de sommeil moral. Il faut attendre tranquillement.

Je continue mon récit. Ce que j'ai écrit de mon enfance, je le tiens des autres, et souvent ce qu'on m'a raconté de moi se confond avec ce que j'ai éprouvé, de sorte que, parfois, je ne sais pas définir ce que j'ai réellement vécu et ce que j'ai entendu raconter. Ma vie, toute ma vie, depuis ma naissance jusqu'à ce jour, me rappelle un pays tout couvert d'un brouillard épais, comme par exemple après la bataille livrée sous Dresde ; tout est caché, on ne voit rien, et, soudain, par-ci par-là, se découvrent de petits îlots, « des éclaircies », dans lesquels on aperçoit des hommes séparés, des objets entourés de tous côtés d'un voile impénétrable.

Tels sont mes souvenirs d'enfance. Ces « éclaircies » dans l'enfance sont assez rares dans cette mer infinie de brouillard ou de fumée ; ensuite, elles sont de plus en plus nombreuses. Mais, même maintenant, il y a des moments qui ne laissent rien dans mon souvenir. Quant à mon enfance, elle présente extrêmement peu de ces éclaircies, et plus on recule dans l'enfance, moins il y en a. J'ai parlé de ces éclaircies de mon premier âge : la mort de M Benkendorf, mon frère, les adieux à mes parents, les imitations de Constantin. Maintenant, en songeant au passé, quelques autres souvenirs de cette époque me reviennent. Ainsi, par exemple, je ne me rappelle pas du tout quand parut Constantin, quand nous avons commencé à vivre ensemble ; cependant je me

rappelle vivement qu'une fois, je n'avais pas plus de sept ans et Constantin en avait cinq, après les vêpres, la veille de Noël, nous allâmes nous coucher, et, profitant de ce que tout le monde était sorti de notre chambre, nous nous mîmes dans le même lit. Constantin, en chemise, était venu dans le mien. Alors nous commençâmes un jeu très gai qui consistait à se donner mutuellement des taloches sur le corps nu. Nous riions à en avoir mal au ventre et nous étions très heureux. Mais, tout d'un coup, entra Nicolas Ivanovitch, en caftan brodé d'or et orné de décorations, avec son énorme tête poudrée. Les yeux agrandis, il se jeta vers nous avec une expression d'horreur que je ne pouvais m'expliquer. Il nous sépara en nous promettant de nous punir et de se plaindre à grand'mère.

Un autre de mes souvenirs se rapporte à une époque un peu postérieure ; j'avais neuf ans. Il s'agit d'une dispute entre Alexandre Grigorovitch Orloff et Potemkine, dispute qui avait lieu chez notre grand'mère, en notre présence. C'était peu de temps avant le voyage de notre grand'mère en Crimée et notre premier voyage à Moscou.

Comme d'ordinaire, Nicolas Ivanovitch nous avait amenés chez grand'mère. Nous sommes dans une grande chambre au plafond sculpté et peint, pleine de gens. Ma grand'mère est déjà coiffée. Ses cheveux sont relevés haut sur le front et très habilement noués sur le sommet de la tête. Elle est assise, en peignoir blanc, devant une table tout en or. Ses femmes de chambre sont près d'elle et achèvent l'ornement de sa tête. Elle nous regarde en souriant, en continuant à parler à un général de haute taille, large d'épaules, portant le ruban de la Croix de Saint-André, et qui a

sur la joue une énorme cicatrice allant de la bouche à l'oreille. C'était Orloff le Balafré.

C'était la première fois que je le voyais. Près de ma grand'mère sont ses levrettes. Michaud, ma favorite, bondit des genoux de grand'mère, s'élance sur moi et me lèche le visage. Nous nous approchons de grand'mère et baisons sa main blanche, potelée. La main se retourne, les doigts crochus me saisissent le visage et me caressent. Malgré les parfums, je sens l'odeur désagréable de grand'mère. Elle continue à regarder le Balafré et à causer avec lui.

— Quel gaillard ! dit-elle en me désignant. Vous ne l'aviez pas encore vu, comte ?

— Tous deux sont des gaillards, dit le comte, en nous baisant la main, à moi et à Constantin.

— Bon, bon, fit-elle à sa femme de chambre, Marie Stepanovna, une bonne personne, poudrée, qui me caressait toujours, et qui, maintenant, lui mettait sur la tête une coiffure.

Lanskoï s'approcha, lui tendit une tabatière ouverte. Grand'mère prisa, et, en souriant, regarda la bouffonne, Matriéna Denissovna, qui s'avançait.

(Le journal s'arrête ici.)

Le Journal d'un fou

20 octobre 1883.

AUJOURD'HUI on m'a amené à la Chancellerie, pour examiner mon état mental. Les opinions étaient partagées. Ils ont discuté, puis décidé que je ne suis pas fou. Mais ils en ont décidé ainsi parce que, pendant l'examen, je me suis tenu sur mes gardes, mettant toutes mes forces à ne pas me montrer sous mon vrai jour. Je n'ai pas dit tout, par crainte de la maison des fous. Je crains que, là-bas, on ne m'empêche de poursuivre mon idée folle. Ils m'ont reconnu comme sujet à des arrêts de conscience, et encore quelque chose, mais sain d'esprit. Ils ont reconnu cela, mais moi, je sais que je suis fou. Le docteur m'a prescrit un traitement en m'assurant que, si je m'y soumets strictement, cela passera. Tout ce qui m'inquiète passera. Oh ! que ne donnerais-je pour que cela passe ; je souffre trop ! Je raconterai tout en ordre, comment et pourquoi je fus examiné à la Chancellerie, comment je devins fou et comment ma folie s'est trahie.

Jusqu'à l'âge de trente-cinq ans j'ai vécu comme tout le monde ; on ne remarquait en moi rien de particulier. Étant enfant, avant ma dixième année, il se manifesta en moi quelque chose de semblable à mon état actuel, et encore ce n'était que par accès et non constamment comme maintenant. Je me rappelle qu'une fois, j'avais cinq ou six ans, ma vieille bonne Eupraxie, une femme maigre, grande, la peau pendante sous le menton, en robe brune et un bonnet sur la tête, m'avait déshabillé et voulait me mettre au lit.

— Tout seul, tout seul, j'irai tout seul ! dis-je, et j'enjambai mon lit.

— Eh bien, Fedinka, couchez-vous, couchez-vous. Vous voyez, Mitia dort déjà, dit-elle en désignant de la tête mon frère.

Je sautai sur le lit toujours tenant sa main. Ensuite je lâchai sa main, gigotai sous la couverture, puis m'enveloppai. Et j'éprouvai un tel bien-être ! Tout d'un coup, je me tins tranquille et pleurai : « J'aime nounou ; nounou m'aime et elle aime Mitenka. Moi j'aime Mitenka ; Mitenka m'aime et aime nounou. Nounou aime Tarass et moi j'aime Tarass et Mitia l'aime aussi, et Tarass m'aime et aime nounou. Et maman m'aime, et elle aime nounou ; nounou aime maman, m'aime, aime papa ; tous aiment et tous sont heureux. »

Tout d'un coup j'entends entrer l'intendante ; en colère, elle crie quelque chose à propos du sucrier. Nounou répond aussi avec colère qu'elle ne l'a pas touché. Alors la peur me saisit. Je ne comprends pas ; la terreur, une terreur froide, m'envahit et j'enfonce ma tête sous la couverture. Mais même dans l'obscurité, sous la couverture, je ne me sens pas plus à l'aise. Je me rappelle avoir vu battre devant moi un enfant ; je me rappelle ses cris et le visage terrible qu'avait Foka, pendant qu'il le frappait. « Ah ! tu ne le feras plus ! Tu ne le feras plus ! » disait-il en continuant à frapper. L'enfant disait : « Je ne le ferai plus ! » Et lui continuait à le battre en répétant : « Tu ne le feras plus ! » Une sorte de folie m'envahit. Je me mis à sangloter, à sangloter, et, pendant longtemps, personne ne pouvait me calmer.

Eh bien, ces sanglots, ces désespoirs, étaient les premières manifestations de ma folie actuelle.

Je me souviens qu'une autre fois cela me prit en écoutant ce que ma tante nous racontait du Christ. Elle parlait et voulait s'en aller. Nous lui avons dit :

— Raconte encore quelque chose de Jésus-Christ.

— Non, maintenant je n'ai plus le temps.

— Si, raconte.

Mitia lui demandait aussi de raconter, et la tante se mit à nous répéter ce qu'elle nous avait déjà dit. Elle raconta qu'on l'avait tourmenté, battu, crucifié, et que lui continuait à prier et leur pardonnait.

— Tante, pourquoi donc l'a-t-on tourmenté ?

— C'étaient des hommes méchants.

— Mais lui, il était bon…

— Eh bien, assez ; il est huit heures passées, vous entendez ?

— Pourquoi l'ont-ils battu ? Il avait pardonné, alors pourquoi le battait-on ? Est-ce qu'il avait mal ? Tante, a-t-il souffert ?

— Voyons, assez. Je vais aller prendre le thé.

— Mais ce n'est peut-être pas vrai ? On ne l'a peut-être pas battu ?

— Je vous dis, assez…

— Non, tante, ne t'en va pas.

Et de nouveau ma folie me reprit, je sanglotai, sanglotai, puis commençai à me frapper la tête contre les murs.

Voilà comment se manifestait ma folie dans l'enfance. Mais à partir de l'âge de quatorze ans, quand la passion sexuelle s'éveilla en moi et que je m'adonnai au vice, tout cela disparut, et j'étais un garçon comme tous les autres. Comme tous, nous étions élevés avec une nourriture grasse, abondante ; nous étions gâtés :

aucun travail manuel et toutes les tentations possibles pour enflammer la sensualité ; de plus, nous étions entourés de pareils enfants gâtés. Les garçons de mon âge m'apprirent le vice et je m'y livrai. Plus tard ce vice se remplaça par un autre : je connus les femmes. Et ainsi, en cherchant les plaisirs et les trouvant, je vécus jusqu'à trente-cinq ans. J'étais tout à fait bien portant, sans aucun indice de folie.

Ces vingt années de ma vie d'homme bien portant ont passé pour moi de telle façon que je ne me rappelle presque rien ; et ce que je me rappelle me cause maintenant de la tristesse et du dégoût.

Comme tous les garçons de notre milieu, sains d'esprit, j'entrai au lycée, puis à l'université où je terminai les cours de la faculté de droit. Ensuite je servis quelque temps, puis je fis connaissance de ma femme actuelle et me mariai. Je servais à la campagne, comme on dit : j'élevais mes enfants, je m'occupais de mes biens, et j'étais juge de paix. La dixième année de mon mariage je fus repris, pour la première fois depuis mon enfance, d'un accès de folie. Avec l'argent provenant de l'héritage fait par ma femme, uni à celui qu'on m'avait versé pour les terres rachetées lors de l'émancipation, nous avions résolu, ma femme et moi, d'acheter un domaine. J'étais très désireux, comme cela devait être, d'augmenter notre fortune, et je tenais à le faire de la façon la plus intelligente, mieux que les autres. Je me renseignais partout où l'on vendait des propriétés et lisais les annonces des journaux. Je voulais acheter de telle façon que la vente du bois de la propriété pût couvrir le prix d'achat, de sorte que la propriété me serait restée pour rien. Je cherchais un imbécile n'y comprenant rien, et, comme il me sembla, je le trouvai. Dans le gouver-

nement de Penza, on vendait une propriété avec un grand bois. D'après les renseignements que je m'étais procurés, le vendeur était précisément l'imbécile que je cherchais, et le bois paierait le prix de la propriété. Je fis mes préparatifs et partis. D'abord nous voyageâmes en chemin de fer (j'avais emmené mon domestique), ensuite avec des chevaux de poste. Le voyage m'était très agréable. Mon domestique, un garçon jeune, de bonne humeur, était aussi gai que moi. De nouveaux endroits, de nouvelles gens, tout nous réjouissait. Jusqu'à la propriété, il y avait plus de deux cents verstes. Nous résolûmes d'y aller sans nous arrêter sauf pour changer de chevaux. La nuit vint, nous allions toujours. Je commençais à somnoler, puis je m'endormis. Tout d'un coup, je m'éveillai. J'avais peur. Comme il arrive souvent, je m'étais éveillé, effrayé, excité, et il me semblait que je ne me rendormirais jamais. « Pourquoi vais-je ? Où vais-je ? » me passa-t-il tout d'un coup en tête. L'idée d'acheter à bon compte la propriété ne me déplaisait cependant point, mais, tout d'un coup, il me parut que je n'avais pas besoin d'aller dans ce trou, que je mourrais là-bas, dans cet endroit étranger. Et je sentis l'angoisse me saisir. Serge, mon domestique, s'éveilla. Je profitai de l'occasion pour causer avec lui. Je me mis à lui parler du pays que nous traversions. Il me répondit en plaisantant et j'éprouvai de l'ennui. Je parlai de ma famille, de la manière dont nous achetions la propriété, et j'étais surpris de la gaîté avec laquelle il me répondait. Tout lui paraissait bien et gai, et moi, tout me dégoûtait. Toutefois, pendant que je lui parlais, je me sentais mieux. Mais, outre que je m'ennuyais, je me sentais angoissé, je commençais à éprouver de la lassitude ; j'aurais voulu m'arrêter. Il me semblait que si je rentrais à la maison, voyais du monde et, principale-

ment, m'endormais, cette angoisse passerait. Nous approchions d'Arzamass.

— Ne vaudrait-il pas mieux attendre ici, nous nous reposerions un peu ?

— Fort bien.

— Quoi ! Y a-t-il encore loin jusqu'à la ville ?

— De la station prochaine, sept verstes.

Le postillon était un homme posé, exact, mais taciturne. Il n'allait pas trop vite mais d'une façon ennuyeuse.

Nous nous mîmes en route. Je me taisais et me sentais plus à l'aise, parce que j'entrevoyais le repos et espérais que, là-bas, tout passerait. Nous avancions dans l'obscurité. Ces sept verstes me parurent sans fin. Nous approchions de la ville. Tout le monde dormait déjà. Dans l'obscurité parurent des maisonnettes, les grelots tintaient, et les sabots des chevaux, comme cela arrive dans le voisinage des maisons, résonnaient particulièrement. Par endroits se dressaient de grandes maisons blanches. Et tout cela n'était pas gai. J'attendais le relai, le samovar, et le repos — me coucher.

Enfin nous arrivâmes à une maison à colonnes. La maison était blanche, mais elle me parut effroyablement triste, si triste que je me sentis tout angoissé. Lentement je descendis de voiture.

Serge vivement, allègrement, retira de la voiture tout ce qu'il fallait ; il courait en frappant des bottes sur le perron. Mais le bruit de ses pas décidés me causait aussi de l'angoisse. J'entrai.

Dans le petit couloir sommeillait un garçon du relai, ayant une tache sur la joue. Cette tache me parut horrible. Il me montra une chambre. La chambre était comme toutes les chambres. J'y entrai et me sentis encore plus angoissé.

— N'avez-vous pas une chambre pour me reposer ?

— Mais voilà, celle-ci.

C'était une chambre carrée, récemment blanchie. Je me souviens qu'il m'était très pénible que cette chambre fût carrée. Elle n'avait qu'une seule fenêtre avec des rideaux rouges ; une table en bois de bouleau, et un canapé aux côtés recourbés.

Nous entrâmes. Serge chauffa le samovar et prépara le thé. Je pris l'oreiller et m'allongeai sur le canapé. Je ne dormais pas ; j'écoutais comment Serge buvait son thé et m'invitait à boire. J'avais peur de me lever, de dissiper le sommeil, et j'avais peur de rester dans cette chambre. Je ne me levai pas et commençai à sommeiller. Il est probable que je m'endormis ; quand je m'éveillai il n'y avait personne dans la chambre et il faisait noir. De nouveau je m'éveillai comme dans la voiture. Je sentais qu'il ne m'était aucunement possible de m'endormir. « Pourquoi suis-je venu ici ? Où vais-je ? Me voilà ici. Aucune propriété, ni à Penza ni ailleurs, n'ajoutera ni ne diminuera rien en moi. J'en ai assez de moi. Je me suis à charge. Je veux m'endormir, m'oublier, et je ne puis pas, je ne puis pas m'en aller de moi-même. »

Je passai dans le couloir. Serge dormait sur un banc étroit, un bras ballant. Il dormait calmement. Le garçon à la joue tachée dormait aussi. J'étais allé dans le couloir pensant m'enfuir de ce qui me tourmentait, mais cela me suivait et envahissait tout mon être. J'avais encore plus peur.

« Mais quelle est cette sottise ? me dis-je. De quoi ai-je peur ? Pourquoi cette angoisse ? »

« On ne m'entend pas, répondit la voix de la mort. Je suis là. »

Un frisson parcourut mon corps.

Oui, la mort ! Elle viendra, elle est là et ne doit pas être. Si en effet je devais mourir, je n'aurais pas pu éprouver ce que j'avais éprouvé. Alors j'aurais peur ; tandis que maintenant je n'avais pas peur ; mais je voyais que la mort arrivait et en même temps je sentais qu'elle ne devait pas être. Tout mon être sentait le besoin de la vie, le droit à la vie, et, en même temps, sentait la mort qui était là. Ce déchirement intérieur était épouvantable. J'essayai de secouer ce cauchemar. Je trouvai un bougeoir de cuivre avec une chandelle à demi consumée. Je l'allumai. La lumière rougeâtre de la chandelle et sa dimension, un peu moindre que le bougeoir, tout me disait la même chose : Il n'y a rien dans la vie ; il y a la mort, et elle ne doit pas être. J'essayai de penser à ce qui me préoccupait, à l'achat, à ma femme… Non seulement il n'y avait rien de gai, mais tout cela était néant. L'horreur de voir disparaître ma vie obscurcissait tout.

Il fallait dormir. Je me couchai. Mais, aussitôt, je bondis d'effroi. L'angoisse, l'angoisse morale, comme l'angoisse physique avant la nausée. L'horreur et l'angoisse me saisirent. Il me semblait que c'était la mort qui me faisait peur, mais quand je me rappelais la vie, alors j'avais peur de cette vie qui meurt, et la vie et la mort se confondaient en moi. Quelque chose déchirait mon âme, mais ne pouvait la déchirer complètement. Une fois encore j'allai voir les dormeurs, une fois encore je tâchai de m'endormir ; toujours la même horreur, rouge, blanche, carrée.

Quelque chose était en train de se déchirer et ne se déchirait pas. Angoissé, tourmenté, colère, je ne sentais pas en moi une once de bonté ; je sentais seulement la colère uniforme, tranquille contre moi et contre mon auteur. Qui est-ce qui m'a fait ? Dieu, dit-on… « Il faut prier, » me rappelai-je. Depuis longtemps, depuis une vingtaine d'années, je n'avais pas prié et ne croyais à rien, bien que, pour le monde, je communiasse chaque année. Je me mis à prier : « Seigneur Dieu, aie pitié de moi. Notre Père, Sainte-Vierge… » J'improvisai même des prières. Je me mis à faire des signes de croix et à m'incliner jusqu'à terre, en regardant autour de moi et craignant qu'on ne m'aperçût. Cela parut me distraire. La crainte d'être vu me distrayait. Je me couchai. Mais aussitôt dans le lit et les yeux fermés, le même sentiment d'horreur me saisit, me souleva. Je n'y tenais plus. J'éveillai le garçon de relai, Serge ; je donnai l'ordre d'atteler et nous partîmes.

Àl'air, avec le mouvement, je me trouvai mieux, mais je sentais que quelque chose de nouveau envahissait mon âme et empoisonnait toute ma vie passée.

Vers la nuit nous arrivâmes à destination. Pendant toute la journée j'avais lutté contre mon angoisse et l'avais vaincue ; mais il restait dans mon âme un résidu affreux, comme si un malheur m'était arrivé, et la seule chose dont j'étais capable, c'était de l'oublier pour un moment. Mais il était là, au fond de mon âme, et me tourmentait.

Nous arrivâmes le soir. Un petit vieillard, le gérant, me reçut bien, quoique sans plaisir (il était ennuyé qu'on vendît la propriété). Il y avait des chambres propres, avec des sièges moelleux. Le samovar neuf brillait, le service à thé était de grande dimension ; il y avait du miel pour le thé. Tout était bien. Mais, comme s'il se

fût agi d'une vieille leçon oubliée, j'interrogeai nonchalamment sur la propriété. Je ne me sentais pas en train. Cependant je m'endormis sans angoisse. Je l'attribuai à ce que j'avais prié avant de me coucher.

Je recommençai alors à vivre comme auparavant, mais la peur de cette angoisse restait désormais suspendue sur moi pour toujours. Je devais vivre sans m'arrêter, et, principalement, dans les conditions habituelles, vivre par habitude. De même qu'un écolier récite sans penser la leçon apprise par cœur, de même moi, pour ne pas retomber au pouvoir de cette horrible angoisse, parue la première fois à Arzamass, je devais vivre toujours de la même façon.

Je suis retourné chez moi, dispos. Je n'avais pas acheté la propriété, qui était trop chère pour moi ; et je repris ma vie d'autrefois avec cette seule différence que je commençai à prier et à fréquenter l'église. Il me semblait que c'était comme auparavant, mais je me rends compte maintenant que ce n'était pas comme auparavant. Avant je vivais, et je continuais à glisser sur les rails posés alors avec la force d'autrefois, mais je n'entreprenais plus rien de nouveau. Je prenais déjà moins de part à ce qui était commencé. Tout m'ennuyait. Je devins pieux. Ma femme l'ayant remarqué m'en fit l'observation et me le reprocha. À la maison l'angoisse ne reparut pas. Mais, une fois, je partis à l'improviste pour Moscou. J'avais fait mes préparatifs dans la journée et je partis le soir. Il s'agissait d'un procès. Je suis arrivé à Moscou de très bonne humeur. En route j'avais lié conversation avec un propriétaire du gouvernement de Kharkoff ; nous avions parlé des propriétés terriennes, des Canques, de l'hôtel où descendre, des théâtres. Nous avions décidé de nous arrêter dans un hôtel de la

rue Miasnitzkaia, et, le soir même, d'aller entendre Faust. Nous arrivâmes. Je pris possession d'une petite chambre. J'avais dans les narines l'odeur lourde du couloir. Le portier apporta ma valise. La femme de chambre alluma la bougie. La bougie n'éclaira que quelques instants après ; au commencement, comme toujours, la flamme était faible. Dans la chambre voisine quelqu'un toussota, probablement un vieillard. La fille sortit. Le portier me demanda s'il fallait ouvrir la valise. La flamme de la bougie s'anima et éclaira le papier bleu à bandes jaunes, l'alcôve, la table dévernie, un petit canapé, une glace, une fenêtre et toute la petite chambre. Et, soudain, la frayeur d'Arzamass s'éveilla en moi. « Mon Dieu ! Comment passerai-je la nuit ici ? » pensai-je. — Ouvre, mon ami, dis-je au portier pour le retenir un peu. « Je m'habillerai le plus vite possible et irai au théâtre. »

Le portier ouvrit les bagages.

— Je t'en prie, mon ami, va chez le monsieur de la chambre N 8, qui est venu avec moi, et dis-lui que je suis prêt, et que je vais tout de suite passer le prendre.

Le portier sortit, et je commençai à m'habiller hâtivement, ayant peur de jeter un regard sur le mur. « Quelle sottise ! » pensai-je. « De quoi ai-je peur comme un enfant ? Je n'ai pas peur des revenants ? Oui, des revenants… Il vaudrait mieux avoir peur des revenants que de ce que je crains. Quoi ? Rien. Moi-même… Quelle sottise !… »

Je passai une chemise raide, empesée, froide, mis des boutons aux manchettes, pris ma redingote, des bottines neuves, et j'allai chez le propriétaire de Kharkoff. Il était prêt. Nous partîmes entendre Faust. En route il alla se faire friser les cheveux. Moi aus-

si, je me fis tailler les cheveux chez le coiffeur français ; je bavardai avec la Française, sa femme ; j'achetai des gants ; tout allait bien. J'avais totalement oublié ma chambre oblongue et l'alcôve. Au théâtre c'était aussi très agréable. Après le théâtre, le propriétaire de Kharkoff proposa de souper. Cela n'était pas dans mes habitudes, mais quand il me le proposa à la sortie du théâtre, je venais de me rappeler l'alcôve, aussi acceptai-je.

Il était une heure du matin quand nous rentrâmes. J'avais bu deux verres de vin, je n'étais pas accoutumé à cela, et j'étais gai. Mais aussitôt qu'entré dans le couloir, dont la lampe était baissée, je sentis l'odeur de l'hôtel, un frisson d'effroi parcourut mon dos. Cependant, il n'y avait rien à faire. Je serrai la main de mon compagnon et entrai dans ma chambre.

Je passai une nuit terrible, pire qu'à Arzamass. Ce n'est que le matin, quand derrière la porte le vieillard commençait déjà à toussoter, que je m'endormis, et encore, pas dans le lit, où je m'étais couché plusieurs fois, mais sur le divan.

Toute la nuit j'avais souffert intolérablement. De nouveau, de la façon la plus épouvantable, l'âme se détachait du corps. Je vis, j'ai vécu, je dois vivre, et autour la mort, l'anéantissement de tout. Pourquoi donc la vie ? Mourir ? Se tuer tout de suite ? J'ai peur. Attendre que la mort vienne ? J'ai peur encore davantage. Alors il faut vivre. Pourquoi ? Pour mourir ? Je ne pouvais sortir de ce cercle magique. Je prenais un livre, lisais ; j'oubliais pour une minute, et de nouveau la même question et la même horreur. Je me mettais au lit, je fermais les yeux, c'était encore pire. Dieu a fait cela, pourquoi ? On répond : N'interroge pas mais prie. Bon. J'ai prié, et je vais prier encore et encore, comme à Arzamass. Mais alors je priais tout simplement, comme un enfant ;

maintenant la prière avait un sens : « Si Tu existes, révèle-Toi à moi. Pourquoi suis-je ? Oui suis-je ? » Je me prosternais ; je récitais toutes les prières que je savais, j'en composais et ajoutais : « Alors révèle-Toi, » et j'attendais la réponse. Mais la réponse ne venait pas, comme s'il n'y avait personne pouvant répondre. Et je restais seul avec moi-même. Alors je me donnai la réponse à la place de celui qui ne voulait pas répondre : « Pour vivre dans la vie future, » me répondis-je. « Alors pourquoi ce vague, cette torture ? Je ne puis croire à la vie future. J'y croyais quand je n'interrogeais pas de toute mon âme, mais maintenant je ne puis pas, je ne puis pas. Si tu existais, tu l'aurais dit à moi et aux autres hommes. Mais non, la seule chose qui existe de toi c'est le désespoir. Mais je ne le veux pas. » Je me suis révolté, je Lui ai demandé de se révéler à moi ; j'ai fait ce que font tous les fous, mais il ne s'est pas révélé. « Demandez et vous recevrez, » me rappelai-je, et je priai. Cette prière m'apporta non la consolation, mais le repos. Peut-être n'ai-je pas prié assez ? J'avais renoncé à Lui ; je ne croyais plus en Lui, cependant je priais. Mais Il ne se révéla point à moi. Je Lui adressai des reproches ; tout simplement je ne croyais pas en Lui.

Le lendemain, je fis mon possible pour terminer toutes mes affaires, afin de ne pas être obligé de passer la nuit à l'hôtel. Sans terminer tout, je repartis chez moi, dans la nuit. Je n'eus pas d'angoisse.

Après cette nuit passée à Moscou ma vie, qui commençait à changer depuis Arzamass, se modifia encore davantage. Je m'occupais encore moins des affaires ; je devenais apathique ; ma santé s'altérait. Ma femme exigeait que je me soignasse. Elle disait que mes raisonnements sur la foi et sur Dieu tenaient à ma

maladie. Tandis que je savais que ma faiblesse et ma maladie venaient de ce que n'était pas résolue la question sur la foi et sur Dieu. Je m'efforçai de ne pas m'appesantir sur cette question, et je tâchai de vivre dans les conditions habituelles. J'allais à l'église tous les dimanches et jours de fêtes ; je communiais ; même je jeûnais, comme je le faisais depuis mon voyage à Penza, et je priais. Mais tout cela était machinal, je n'attendais rien de cela ; c'était comme si, au lieu de le déchirer, je faisais protester un billet à ordre malgré la certitude qu'il ne serait jamais payé. Je faisais tout cela machinalement. Je remplissais ma vie en m'occupant de mon domaine ; cela, à cause de la nécessité de la lutte, me répugnait, et je n'en avais pas le courage ; mais je lisais des revues, des journaux, des romans, je jouais aux cartes, et la seule manifestation de mon énergie c'était la chasse, par vieille habitude. Toute ma vie j'avais chassé.

Une fois, en hiver, un voisin, un chasseur, vint avec ses chiens pour chasser le loup. J'allai avec lui. Arrivés sur place, nous mîmes des raquettes et nous allâmes à l'endroit où étaient les loups. La chasse ne fut pas heureuse. Les loups avaient forcé la battue. Je l'entendis de loin, et suis allé dans la forêt en suivant la trace fraîche d'un lièvre. Cette trace me conduisit loin, sur une clairière. Là je l'aperçus ; mais tout d'un coup il fit un bond et disparut. Je retournai par la forêt. La neige était profonde, les raquettes s'y enfonçaient. La forêt devenait de plus en plus épaisse. Je commençais à me demander où j'étais. La neige avait tout changé ; et, tout d'un coup, je sentis que je m'étais perdu. Arriver à la maison, rejoindre les chasseurs… mais je n'entendais rien. J'étais exténué, tout en sueur. Si je m'arrête je puis geler. Avancer, les forces m'abandonnent. Je criai. Tout était silencieux. Personne ne répondit. Je retournai. Ce n'était pas encore là. Je re-

gardai ; tout autour la forêt. On ne peut savoir où est l'Est, l'Ouest. De nouveau je retourne. Mes jambes sont fatiguées. J'ai peur. Je m'arrête, et toute l'horreur d'Arzamass et de Moscou me saisit, mais avec cent fois plus de force. Mon cœur bat, mes jambes flageolent. Mourir ici ? Je ne veux pas. Pourquoi la mort ? Qu'est-ce que la mort ? De nouveau je veux interroger, adresser des reproches à Dieu ; mais ici, tout d'un coup, je sentis que je n'osais pas, que je ne devais pas discuter avec lui, qu'il a dit ce qui est nécessaire et que moi seul suis coupable. Je me mis à implorer son pardon, et ressentis du dégoût pour moi-même. L'horreur ne dura pas longtemps. J'étais immobile. Je me suis ressaisi ; j'ai tourné d'un côté, et bientôt je me trouvai non loin de la lisière de la forêt.

J'atteignis la lisière et débouchai sur la route. Mes bras et mes jambes tremblaient toujours ; le cœur me battait, mais j'étais joyeux. Je retrouvai les chasseurs et, ensemble, nous retournâmes à la maison. J'étais gai. Je savais qu'il m'était arrivé quelque chose d'heureux que j'analyserais quand je me trouverais seul. Il en fut ainsi. Je restai seul dans mon cabinet et me mis à prier en demandant pardon et me rappelant mes péchés. Il me semblait qu'ils étaient peu nombreux. Mais je me les rappelai et ils me causèrent du dégoût.

Depuis, j'ai commencé à lire les saintes écritures. La Bible m'était incompréhensible, me scandalisait ; mais l'Évangile m'attendrissait. Je lisais surtout la vie des saints et cette lecture me consolait, en m'offrant des exemples qui me paraissaient de plus en plus imitables. À partir de ce moment, les affaires de ma propriété et de ma famille m'intéressèrent de moins en moins ; elles me répugnaient même. Tout me paraissait mal. Comment les

choses devaient-elles être, je l'ignorais, mais ce qui était jusqu'alors ma vie cessait de l'être. Je m'en rendis compte quand, de nouveau, je voulus acheter une propriété. Non loin de nous on vendait dans de bonnes conditions une terre. J'allai la voir. Tout allait bien ; tout se présentait avantageusement ; ce qui, surtout, était avantageux, c'était que les paysans n'avaient de terre qu'en potagers ; j'en conclus que pour avoir le droit de faire paître leurs bêtes, ils devaient travailler dans les champs du propriétaire. C'était bien ainsi. J'avais apprécié cela tout de suite, par vieille habitude, et cela me plaisait. Mais en revenant à la maison je rencontrai une vieille femme qui me demanda le chemin. Je causai avec elle ; elle me raconta sa misère. J'arrivai à la maison. En commençant à exposer à ma femme combien avantageux était cet achat, j'eus honte. Je fus dégoûté de la propriété, et je dis que je ne pouvais l'acheter parce que notre avantage serait basé sur la misère et la souffrance des gens. Je dis cela, et, tout d'un coup, la vérité de ce que je disais m'éclaira. La vérité principale que les paysans, comme nous, désirent vivre, qu'ils sont des hommes, nos frères, les fils du Père, comme il est dit dans l'Évangile. Tout d'un coup ce fut comme si quelque chose qui m'oppressait, qui me serrait depuis longtemps, se détachait ; comme si quelque chose était né en moi.

Ma femme se fâcha, me fit des reproches. Je me sentais joyeux. C'était le commencement de ma folie. Mais ma folie complète ne se manifesta qu'un mois après cela.

Elle débuta ainsi. J'étais allé à l'église où j'avais entendu la messe très bien, et j'étais attendri. À un moment donné on m'apporta le pain de la communion ; ensuite on alla baiser la croix. On se pressait. À la sortie de l'église se trouvaient des mendiants.

Tout d'un coup, il me parut clair que tout cela ne devait pas être, que cela n'était pas, qu'il n'y avait pas la mort ni la peur de la mort. Il n'y avait plus en moi le déchirement ancien, et je ne craignais plus un malheur. Ici la lumière m'éclaira tout à fait et je devins ce que je suis. S'il n'y avait rien de tout cela, alors, cela ne pourrait être en moi. Ici même, sur le parvis, je distribuai aux mendiants tout ce que j'avais sur moi, trente-six roubles, et je rentrai à la maison, à pied, en causant avec le peuple.

Deux pélerins

DEUX hommes, le sac sur le dos, cheminaient sur la route poudreuse, entre Moscou et Toula. L'un d'eux, un jeune homme, portait une pelisse courte de peau de mouton et un pantalon de velours. Au-dessous de son bonnet de paysan, neuf, des lunettes couvraient ses yeux. L'autre était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une beauté remarquable, à la longue barbe grisonnante ; il était vêtu d'un froc ceint d'une courroie, et sur ses longs cheveux grisonnants était posé un haut bonnet rond, noir, comme en portent les sacristains de couvents.

Le jeune homme était jaune, pâle, couvert de poussière, et paraissait se traîner à peine sur ses jambes. Le vieillard marchait gaillardement, en bombant sa poitrine et balançant ses bras. On eût dit que la poussière n'osait pas souiller son beau visage et que son corps n'avait pas le droit de connaître la fatigue.

Le jeune homme, Serge Vassilievitch Borzine, était docteur de l'Université de Moscou. Le vieillard était un lieutenant d'infanterie en retraite, en service du temps d'Alexandre, ancien moine

chassé du couvent pour inconduite, mais qui avait conservé l'habitude de porter l'habit religieux. Il s'appelait Nicolas Pétrovitch Serpoff.

Voici comment ces deux hommes s'étaient rencontrés. Serge Vassilievitch, après avoir terminé sa thèse et écrit quelques articles dans les revues de Moscou, s'en alla à la campagne, afin, disait-il, de se plonger dans le fleuve de la vie du peuple et de se rafraîchir dans les flots du courant populaire. Au bout d'un mois passé à la campagne dans l'isolement absolu, il écrivit à son camarade en littérature et directeur de sa revue, la lettre suivante :

« Cher monsieur et ami Ivan Finoguéitch, — Nous ne devons et ne pouvons prévoir ni résoudre la question dont la solution se trouve dans le tréfonds mystérieux de la vie du peuple russe. Il est nécessaire d'étudier profondément plusieurs des côtés différents de l'esprit russe et ses manifestations. Le détachement de la vie… Les réformes de Pierre le Grand, etc.. »

Le sens de cette lettre était que Serge Vassilievitch, après avoir pénétré dans la vie du peuple, s'était convaincu que le problème de la destination du peuple russe était beaucoup plus profond et difficile qu'il ne l'avait supposé. En conséquence, pour résoudre ce problème, il croyait nécessaire d'entreprendre un voyage à pied à travers toute la Russie, et il demandait à son ami d'attendre, pour aborder cette question, la fin de son voyage, lui promettant d'exposer alors, dans une série de longs articles, ce qu'il aurait appris.

Aussitôt qu'il eut écrit cette lettre, Serge Vassilievitch s'occupa des préparatifs matériels du voyage, et, quelque pénible que cela fût pour lui, il dut songer lui-même aux détails de sa mise. Il se

procura une pelisse de peau de mouton, des bottes à clous, un bonnet, et, se cachant de ses domestiques, il se regarda longuement devant une glace. Il ne pouvait pas supprimer les lunettes, il était très myope. Une autre partie des préparatifs consistait à s'assurer l'argent pour la route, au moins 300 roubles. Il n'y avait pas d'argent au bureau. Serge Vassilievitch fit mander le staroste et le commis, et trouvant d'après les livres qu'il devait y avoir 180 tchetvert d'avoine, il donna l'ordre de les vendre. Le staroste fit observer que cette avoine avait été laissée pour les semences. Alors Serge Vassilievitch, ayant parcouru le registre des seigles, trouva là 160 tchetvert de seigle. Il demanda si ce seigle suffirait pour les semailles, à quoi le staroste lui répondit par la question s'il ne voulait pas ordonner d'ensemencer le vieux seigle ? Le résultat de l'entretien fut que le staroste comprit que Serge Vassilievitch s'entendait moins qu'un enfant à l'exploitation ; et Serge Vassilievitch comprit que le seigle était déjà ensemencé et qu'ordinairement on semait le grain de la nouvelle récolte, de sorte que ces 160 tchetvert pouvaient être vendus. L'argent reçu, Serge Vassilievitch se préparait à partir, quand, un soir, il entendit dans l'office une voix inconnue, et le vieux serviteur de son père, Stepan, entra chez lui en annonçant :

— Nicolas Pétrovitch Serpoff !

— Qui est-ce, Nicolas Pétrovitch ?

— Comment ! Nicolas Pétrovitch, celui qui venait encore comme moine chez votre père.

— Je ne me rappelle pas. Que me veut-il ?

— Il désire vous voir. Il me semble qu'il a le cerveau fêlé.

Nicolas Pétrovitch entra dans la chambre. Il fit un large salut en frappant du pied.

— Voyageur Serpoff. — Il lui tendit la main. — Partout l'ignorance. Beau prêcher en Russie, aucune instruction… Russie stupide… Paysan laborieux… Russie stupide… N'est-ce pas Serge Vassilievitch ? J'ai connu votre père. Il me disait parfois : Celui-ci ira loin. Pourquoi êtes-vous costumé ainsi ? Moi j'aime à la Souvoroff. Pourquoi ?

— Je vais voyager.

— Moi aussi, je voyage. Je suis un voyageur. Je fus en Grèce, à Athos, mais je n'ai vu rien de meilleur et de plus juste que le paysan russe.

Nicolas Pétrovitch s'assit, demanda de l'eau-de-vie, puis se coucha. Serge Vassilievitch n'en revenait pas. Le lendemain, Nicolas Pétrovitch écoutait ; Serge Vassilievitch parlait. Son interlocuteur entendit toutes ses théories et apprit le but de son voyage. Il approuva tout et se proposa comme compagnon. Serge Vassilievitch accepta, un peu parce qu'il ne pouvait se débarrasser de lui, un peu parce que Nicolas Pétrovitch, malgré sa demi-folie, savait flatter, et surtout parce que Serge Vassilievitch voyait dans ce moine la manifestation de la nature remarquablement généreuse mais désordonnée de l'homme russe.

Ils partirent. Au moment où nous les avons rencontrés sur la grande route ils arrivaient à la première halte de leur itinéraire, après un parcours de vingt-deux verstes.

Nicolas Pétrovitch but un petit verre au débit. Il était gai.

Khodynka

— Je ne comprends pas cette obstination. Pourquoi veux-tu veiller toute la nuit et aller, à la première heure, te mêler au peuple, quand tu peux tranquillement, demain, aller dans la tribune impériale avec tante Véra ? Et là tu verras tout. Je t'ai déjà dit que Berr m'a promis de t'accompagner, et, comme demoiselle d'honneur de l'impératrice, c'est ton droit.

Ainsi parlait le prince Paul Golitzine, très connu dans toute la haute société, qui l'avait surnommé « Pigeon », à sa fille de vingt-trois ans, Alexandra, que ses familiers appelaient Rina.

Cette conversation avait lieu le soir du 17 mai 1893, à Moscou, la veille de la fête populaire du couronnement. Voici de quoi il s'agissait : Rina, une forte et belle jeune fille, au profil caractéristique des Golitzine, nez busqué d'oiseau de proie, avait déjà passé la période d'enthousiasme pour les bals et les soirées, et était, ou du moins se croyait, une femme avancée, aux idées populistes. Elle était fille unique et favorite de son père et faisait tout ce qu'elle voulait. L'idée lui était venue d'aller à la fête populaire avec son cousin, non à midi, avec toute la Cour, mais avec le peuple, avec le portier, le palefrenier de la maison qui voulaient assister à la fête et partir de très bonne heure.

— Mais, père, je ne veux pas regarder le peuple ; je veux être avec lui… Je désire me rendre compte de ses sentiments envers le jeune tzar. Ne peut-on pas, au moins une fois…

— Eh bien, fais ce que tu voudras. Je connais ton obstination.

— Ne te fâche pas, mon cher papa. Je te promets d'être raisonnable, et Alec sera avec moi.

Quelque étrange et saugrenue que parut au père cette idée, il dut en passer par là.

— Sans doute, prends, répondit-il à sa question si elle pouvait prendre leur remise. — Tu iras en voiture jusqu'à Khodynka, et tu la renverras.

— Entendu. Alors tout va bien.

Elle s'approcha de son père. Par habitude il fit sur elle un signe de croix ; elle baisa sa longue main blanche, et ils se séparèrent.

Le même soir, dans le logement que louait Marie Iakovlevna à des ouvriers d'une fabrique de cigarettes, on causait également de la fête du lendemain. Émelian Iagodny était dans sa chambre avec des camarades qui s'étaient réunis chez lui, et ils convenaient de l'heure de sortir.

— Je crois qu'il vaut mieux ne pas se coucher, autrement on peut dormir trop tard, disait Jacques, un garçon très gai, qui logeait derrière la cloison.

— Pourquoi ne pas dormir ? objecta Émelian. Nous sortirons à l'aube. Les camarades l'ont dit.

— Alors, si l'on se couche, il faut se coucher tout de suite. Seulement, Sémionitch, éveille-moi.

Sémionitch, c'est-à-dire Émelian, promit ; et lui-même, prenant de sa table des fils de soie, s'approcha de la lampe et se mit à coudre un bouton à son pardessus d'été. Cela fait, il prépara son habit des dimanches et le posa sur le banc ; puis il brossa ses bottes ; ensuite il fit sa prière, c'est-à-dire récita le Pater et l'Ave,

dont il ne comprenait pas le sens, et qu'il n'avait jamais cherché à comprendre ; enfin, ayant ôté ses bottes et son pantalon, il se coucha sur le matelas aplati de son lit grinçant.

« Pourquoi pas, pensa-t-il. Il y a des gens qui ont de la chance. Peut-être moi aussi aurai-je un billet de loterie. (Le bruit courait parmi le peuple que, sauf les cadeaux, on distribuait aussi des billets de loterie.) Je ne demande pas des dix-mille roubles, mais au moins cinq cents. Ce que je ferais si j'avais cet argent ! J'enverrais aux vieux ; je ferais revenir ma femme. Est-ce une vie d'être toujours séparés ! Je m'achèterais une bonne montre. Je ferais faire une pelisse pour elle et une pour moi. Tandis que maintenant, on traîne, on traîne, et c'est toujours la misère… »

Et il se voit se promenant au jardin Alexandre avec sa femme. Il voit ce même agent de police qui, cet été, l'avait arrêté parce qu'il était ivre-mort ; cet agent n'est plus agent mais général, et l'invite à venir au restaurant entendre l'orchestre. Et l'orchestre joue, et on dirait une pendule qui frappe les heures…

Sémionitch s'éveille. Il entend que la pendule sonne, que, derrière la porte, la logeuse Marie Iakovlevna tousse, et que, par la fenêtre, il fait déjà plus clair qu'hier soir. « Pourvu que je n'aie pas manqué l'heure ! »

Émelian se lève, va pieds nus derrière la cloison, éveille Jacques. Il graisse ses cheveux, s'habille, se peigne, et se regarde dans son miroir cassé.

— « Pas mal ! Je suis assez bien. C'est pourquoi les femmes m'aiment. »

Il va chez la logeuse. Comme c'était convenu la veille, il prend dans son sac un gâteau, deux œufs, du jambon, une demi-bouteille d'eau-de-vie ; et l'aube blanchit à peine quand lui et Jacques sortent de la cour, se dirigeant vers le parc Pétrovsky. Ils ne sont pas seuls. Devant, derrière, de tous côtés, sortent et se massent des hommes, des femmes, des enfants, tous gais, bien habillés et se dirigeant du même côté. Et on arrive ainsi jusqu'au champ de Khodynka. Le champ est déjà noir de monde. De différents côtés s'aperçoit de la fumée : la matinée est froide, et les gens se sont procuré du bois, des branchages, et ont fait des bûchers.

Émelian rencontra des camarades, et ensemble ils firent, eux aussi, un bûcher autour duquel ils s'assirent avec leurs provisions. Enfin paraît le soleil pur, clair, gai. On se met à chanter, on bavarde, on plaisante, on rit, on s'amuse de tout, on attend de la joie. Émelian boit avec ses camarades, fume une cigarette et se sent encore plus joyeux.

Tous étaient en fête, et parmi les ouvriers et leurs femmes endimanchés, on remarquait de riches marchands avec leurs épouses et leurs enfants qui s'étaient mêlés au peuple. Dans la foule circulait aussi Rina Golitzine, joyeuse, rayonnante à la pensée d'avoir atteint ce qu'elle voulait : fêter avec le peuple, dans le peuple, l'avènement au trône du tzar adoré de ses sujets. Elle se promenait avec son cousin Alec entre les bûchers.

— À votre santé ! mademoiselle, lui cria un jeune ouvrier de fabrique, en portant à ses lèvres un petit verre. — Ne voulez-vous pas trinquer avec nous ?

— Merci. Buvez à notre santé ! dit Alec, pour montrer qu'il connaissait les coutumes populaires. Et ils s'éloignèrent.

Par l'habitude d'occuper toujours les premières places, se frayant un chemin dans le champ, parmi la foule, à l'endroit où elle était déjà très compacte (la foule était si dense que, malgré la pureté de l'air matinal, une sorte de brouillard produit par la respiration des gens épaississait l'atmosphère), ils se dirigeaient vers la tribune impériale. Mais les agents de police ne leur permirent pas d'avancer.

— C'est bien. Je vous prie, retournons là-bas, dit Rina ; et ils retournèrent dans la foule.

— C'est un mensonge ! dit Émelian, assis avec ses camarades autour des victuailles étalées sur un papier. — C'est un mensonge ! dit-il en réponse au récit d'un ouvrier qui venait d'arriver et racontait ce que l'on distribuait au peuple.

— Comme je te le dis. Ce n'est pas d'après la loi, mais on donne. Je l'ai vu moi-même. Ils portent un paquet et un verre.

— Sans doute ces maudits employés, qu'est-ce que cela leur fait ? Ils donnent à qui ils veulent.

— Mais qu'est-ce que cela signifie ? Peut-on agir contre la loi ?

— Tu vois bien qu'on le peut.

— Allons, camarades, il n'y a pas à attendre. Tous se levèrent. Émelian glissa dans sa poche la bouteille contenant encore de l'eau-de-vie, et avança avec ses compagnons.

Ils avaient fait à peine vingt pas qu'il devint très difficile d'avancer à cause de la bousculade.

— Où vas-tu ?

— Et toi ?

— Quoi ! Tu n'es pas seul !

— Assez !

— Mon Dieu ! On étouffe ! prononça une voix de femme. Des cris d'enfants éclatèrent d'un autre côté.

— Que le diable t'emporte !...

— Mais enfin, il n'y a pas que toi ! On prendra tout... Je vais leur faire voir à ces diables !...

C'était Émelian qui criait et, avançant ses larges épaules, jouant des coudes, se frayait un chemin en avant, ne sachant lui-même pourquoi, et seulement parce que tous avançaient et qu'il lui semblait qu'il fallait absolument aller en avant. Derrière lui et de chaque côté se trouvaient des gens qui tous le poussaient, tandis que ceux qui étaient devant ne bougeaient pas et ne laissaient pas avancer. Tous criaient, geignaient, poussaient des Oh ! Émelian, les sourcils froncés, se taisait, serrait ses fortes dents, et, sans se décourager, jouait des coudes et, bien que lentement, avançait. Soudain tout s'ébranla, et, avec une sorte de balancement, il se fit un mouvement en avant et à droite. Émelian regarda de ce côté et aperçut un objet quelconque qui passait au-dessus de la foule. Un second suivit, puis un troisième. Il ne se rendit pas compte de ce que c'était, mais, très près de lui, une voix s'écria :

— Maudits diables ! Ils jettent dans le peuple !...

Et là où tombaient les sacs renfermant les cadeaux, on entendait des cris, des rires, des pleurs et des gémissements. Quelqu'un poussa fortement Émelian dans le côté. Il devint encore plus sombre et plus furieux. Mais avant qu'il ait eu le temps de se remettre de ce coup, quelqu'un lui marcha sur les pieds, et son paletot, son paletot neuf, s'accrocha à quelque chose et se déchira. La colère le gagna, et, de toutes ses forces, il se mit à pousser ceux qui étaient devant lui. Juste à ce moment il arriva quelque chose qu'il ne parvint pas à comprendre : à l'instant il n'y avait rien devant lui, sauf des dos humains, et voilà que maintenant, tout d'un coup, il voyait devant lui des tentes, ces mêmes tentes où devait avoir lieu la distribution des cadeaux. Il s'en réjouit, mais sa joie fut de courte durée, car bientôt il comprit qu'il apercevait tout cela uniquement parce que la foule s'était approchée du fossé, que tous ceux qui étaient devant venaient d'y tomber, et que lui-même allait être renversé sur ces gens, tandis que sur lui tomberaient ceux qui étaient derrière lui. Alors, pour la première fois, la peur le saisit. Il tomba. Une femme en châle tapis tomba sur lui. Il se dégagea et voulut retourner ; mais on le pressait par derrière, et il n'avait pas la force de résister. Il s'élança en avant, mais ses pieds enfonçaient dans quelque chose de mou : il piétinait des hommes. On lui saisissait la jambe ; on criait ; mais il ne voyait rien, n'écoutait rien et avançait en marchant sur les gens.

— Mes frères ! Prenez ma montre… Elle est en or… Mais sauvez-moi, mes frères ! cria un homme près de lui.

« Il ne s'agit pas de montre maintenant, » pensa Émelian, et il continua à se frayer un chemin pour passer de l'autre côté du fossé.

Dans son âme s'agitaient deux sentiments, et tous deux pénibles. L'un, la crainte pour soi, pour sa vie ; l'autre la colère contre tous ces hommes devenus fous qui le pressaient. Cependant, le but qu'il s'était assigné depuis le commencement : arriver jusqu'aux tentes, recevoir le sac de gâteaux avec, dedans, un billet de loterie, ce but l'attirait. Les tentes étaient déjà à portée de vue. On voyait les employés chargés de la distribution des cadeaux, on entendait les cris de ceux qui étaient parvenus jusqu'aux tentes ; on percevait les craquements des passerelles de bois sur lesquelles se pressait la foule. Émelian fit un effort, et il ne lui restait plus à faire que vingt pas quand, tout à coup, il entendit sous ses pieds, ou plutôt, entre ses pieds, des cris et des pleurs d'enfant. Émelian regarda. Un enfant, les cheveux en désordre, la blouse déchirée, couché sur le ventre, criait désespérément et s'agrippait à ses jambes. Quelque chose frappa Émelian au cœur. La peur pour sa propre personne disparut, ainsi que la colère contre les hommes. Il eut pitié de l'enfant. Il se pencha, le saisit sous le ventre, mais les gens qui étaient derrière lui le poussaient tellement que lui-même faillit tomber et laissa échapper l'enfant. Mais rassemblant toutes ses forces, de nouveau il saisit l'enfant et le hissa sur son épaule. Ceux qui poussaient se mirent à pousser plus modérément et Émelian porta l'enfant.

— Donne-le ici ! cria un cocher qui se trouvait à côté d'Émelian. Il prit l'enfant et l'éleva au-dessus de la foule.

— Passez-le par-dessus les gens !

Et, se retournant, Émelian vit l'enfant emporté de plus en plus loin, tantôt plongeant dans la foule, tantôt émergeant au-dessus des épaules et des têtes des gens.

Émelian continua à avancer.

Il était impossible de ne pas suivre le mouvement, mais maintenant ni le cadeau, ni le fait d'arriver jusqu'aux tentes, ne lui faisait plaisir. Il pensait à l'enfant et aussi à ce qu'était devenu Jacques, et à ces gens écrasés qu'il avait vus en traversant le fossé. Parvenu à une tente, il reçut un sac et un gobelet de verre. Mais cela ne le réjouissait plus. Ce qui, au premier moment, lui fut agréable, c'était d'en avoir fini avec l'écrasement, de pouvoir respirer et se mouvoir. Mais cette joie aussi disparut vite à cause de ce qu'il aperçut ici. Une femme en robe à rayures déchirée, chaussée de bottines à boutons, les cheveux blonds défaits, était couchée sur le dos, les pieds dressés. Une main reposait sur l'herbe, l'autre était crispée au bas de la poitrine ; le visage n'était point pâle, mais bleuâtre, comme sont toujours ceux des cadavres. Cette femme avait été la première mortellement écrasée et jetée ici, devant la tribune impériale. Pendant qu'Émelian la regardait, deux agents se tenaient près d'elle et un inspecteur de police donnait des ordres. Au même moment parurent les cosaques ; leur chef leur ordonna quelque chose, et ils s'élancèrent sur Émelian et d'autres gens qui se trouvaient là et les repoussèrent dans la foule. Émelian tomba de nouveau ; de nouveau il se sentit écrasé ; de nouveau des cris, des gémissements de femmes et d'enfants, de nouveau les uns écrasant les autres et ne pouvant faire autrement. Mais Émelian ne ressentait plus maintenant ni peur pour lui ni colère contre ceux qui le bousculaient. Il n'avait qu'un seul désir : s'en aller, se débarrasser de tout cela, examiner ce qui se passait dans son âme, fumer et boire. Il avait une envie terrible de fumer et de boire. Enfin il obtint ce qu'il voulait : il gagna le large, alluma une cigarette et but.

Avec Alec et Rina, il était arrivé autre chose. Ils n'attendaient aucun cadeau et marchaient dans la foule qui s'amassait, en parlant aux femmes, aux enfants, quand, tout à coup, le peuple s'était rué vers les tentes où, disait-on, les employés distribuaient des cadeaux autres que ceux officiellement promis.

Rina n'eut pas le temps de se retourner qu'elle était séparée d'Alec et entraînée dans la foule. L'horreur la saisit. Elle voulut se maîtriser, mais, n'y parvenant pas, elle se mit à crier, à demander grâce ; mais il n'y avait point de grâce à attendre. On la pressait de plus en plus, sa robe était déchirée, son chapeau arraché. Elle n'aurait pu l'affirmer, mais il lui sembla qu'on lui avait arraché sa montre et sa chaîne. Elle était très forte et aurait pu résister, mais l'état d'angoisse dans lequel elle se trouvait était si épouvantable qu'elle ne pouvait pas respirer. Déchirée, pressée de tous côtés, elle tenait bon quand même, mais, quand les cosaques chargèrent la foule pour la disperser, son désespoir devint tel que ses forces l'abandonnèrent, et elle s'évanouit. Elle tomba et ne se rappela rien de plus.

Quand elle reprit ses sens, elle était étendue sur le dos, sur l'herbe. Un homme, qui paraissait être un ouvrier, avec une barbiche, en paletot déchiré, était accroupi devant elle et lui aspergeait le visage avec de l'eau dont il avait rempli sa bouche. Quand elle ouvrit les yeux, l'homme se signa et cracha l'eau. Cet homme était Émelian.

— Qui êtes-vous ? Où suis-je ?

— Vous êtes à Khodynka. Et moi ? Moi je suis un homme. On m'a aussi pas mal bousculé. Mais nous autres nous pouvons supporter tout, dit Émelian.

— Et qu'est-ce que c'est que ça ? Rina indiqua une quantité de petites pièces de monnaie posées sur son ventre.

— Ça ? Les gens vous croyaient morte, alors ils donnaient pour les funérailles. Et moi, quand je vous ai regardée : non, me suis-je dit, elle vit encore ; et je me suis mis à vous arroser avec de l'eau.

Rina jeta un regard sur elle et remarqua qu'elle était tout en lambeaux, la poitrine à demi-nue. Elle eut honte. L'homme comprit et lui rajusta ses vêtements.

— Ce n'est rien, mademoiselle. Tu seras vivante. Un grand nombre de personnes s'approchèrent, ainsi qu'un agent de police. Rina s'assit sur le sol, et donna son nom et son adresse. Émelian alla chercher une voiture. Une grande foule s'était assemblée.

Quand Émelian arriva avec la voiture, Rina se leva. On voulut la faire monter, mais elle monta seule. Elle avait seulement honte à cause de sa robe déchirée.

— Et où est ton frère ? demanda une des femmes qui s'étaient approchées de Rina.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, prononça-t-elle avec désespoir. (À la maison elle apprit qu'Alec, tout au commencement de la catastrophe, avait réussi à sortir de la foule et était rentré chez lui indemne.)

— C'est lui qui m'a sauvée, dit Rina. Sans lui je ne sais pas ce qui me serait arrivé. Comment vous nomme-t-on ? demanda-t-elle à Émelian.

— Moi ? Pourquoi ?

— C'est une princesse, très riche, dit une femme.

— Accompagnez-moi chez mon père, il vous remerciera.

Tout d'un coup dans l'âme d'Émelian jaillit quelque chose de fort, qu'il n'aurait pas changé contre le gros lot de deux cent mille roubles.

— Quoi ! Non, mademoiselle, va chez toi. Il n'y a pas de quoi remercier.

— Non, non ; je ne serai pas tranquille…

— Adieu, mademoiselle. Dieu te garde. Seulement n'emporte pas mon paletot.

Et il eut un tel sourire joyeux que Rina se le rappelait comme consolation dans les moments les plus pénibles de sa vie.

La Mère

JE connaissais Marie Alexandrovna depuis son enfance. Comme il arrive souvent entre jeunes gens, des relations très amicales s'étaient établies entre nous. Mais il n'y eut jamais rien de semblable à un flirt, excepté une fois, à une soirée chez nous à laquelle assista toute la famille de Marie Alexandrovna, et où l'on joua aux « Dames et Cavaliers ». Elle était alors une fillette de quinze ans, aux gros bras rouges, et avec ses jolis yeux noirs et sa longue tresse brune, elle produisit sur moi une telle impression que, ce soir-là, je m'imaginai que j'étais amoureux d'elle. Mais cela ne dura que cette soirée. Le reste du temps, pendant les quarante années de notre connaissance, il n'y eut entre nous que ces

bons rapports amicaux entre hommes et femmes qui s'estiment mutuellement, et qui sont particulièrement agréables parce qu'il sont totalement étrangers à l'amour.

Tels étaient mes rapports envers Marie Alexandrovna. Cette amitié m'a valu beaucoup de moments agréables et m'a appris quantité de choses. Je n'ai jamais connu de femmes personnifiant mieux qu'elle le type de la bonne épouse et de la mère. Par elle j'ai compris et appris beaucoup.

La dernière fois que je la vis c'était il y a un an, un mois avant sa mort que ni moi ni elle ne prévoyions. Elle venait de s'installer dans un pavillon attenant à un couvent d'hommes, seule avec sa cuisinière Barbe, et vivait là. C'était étrange de voir cette mère de huit enfants, qui avait à peu près cinquante petits-enfants, vivre seule, car évidemment elle avait résolu irrévocablement, malgré les invitations plus ou moins sincères de ses enfants, de finir ses jours dans la solitude.

D'abord son installation près du couvent me parut inexplicable. Je connaissais sa façon de penser, je ne dirai pas sa libre pensée, elle ne l'affichait jamais, mais sa hardiesse et son bon sens. Le débordement d'affection qui remplissait tout son cœur ne laissait de place à aucune superstition. Je connaissais son dégoût pour toute hypocrisie, tout pharisaïsme. Et, tout d'un coup, un pavillon près d'un couvent, les pratiques religieuses, et le père Nicodème, à la direction de qui elle se soumit complètement ! Tout cela elle le faisait modestement, modérément, comme si elle en avait un peu honte.

Quand je fus la voir, je vis qu'elle évitait de dire pourquoi elle avait choisi cette vie. Mais je crois l'avoir compris. C'était une

femme de cœur, et d'un esprit tout à fait sceptique. Mais, demeurée sans enfants, sans occupation, après avoir eu pendant quarante ans le souci de la famille, elle avait besoin de se dépenser de quelque façon. Chez ses enfants mariés elle n'avait pas trouvé ce qu'elle cherchait, aussi avait-elle résolu de vivre dans l'isolement, espérant trouver la consolation où d'autres l'avaient trouvée, dans la religion. Évidemment elle en avait gros le cœur, mais elle était orgueilleuse pour elle et pour ses enfants, et elle ne me laissa deviner sa situation que par des allusions.

Quand je la questionnai sur ses enfants, que je connaissais bien, elle me répondit évasivement et sans les blâmer, mais je compris qu'elle cachait en son cœur non pas un seul drame, mais plusieurs.

— Oui, Volodia a bien fait son chemin, me dit-elle ; il est Président de la Chambre des Domaines, et il a acheté une terre. — Oui, les enfants grandissent, trois garçons et deux filles. — Elle se tut et fronça ses sourcils noirs, retenant évidemment sa pensée et la chassant.

— Eh bien, et Basile ?

— Basile ? Toujours le même ; vous le connaissez bien.

— Alors, toujours la vie mondaine ?

— Mais oui.

— Il a aussi des enfants ?

— Oui. Trois.

Nous causâmes ainsi de tous les enfants. Mais elle parlait plus volontiers de Pétia. C'était celui de la famille qui n'avait pas réus-

si ; il avait dépensé tout son avoir, ne payait pas ses dettes, et était pour sa mère un sujet de tourments. Mais elle le préférait aux autres, malgré tous ses défauts, à cause de « son cœur d'or », comme elle disait.

Elle ne s'anima que quand nous en vînmes à parler de l'époque insouciante, que se rappellent toujours avec un charme particulier les gens tourmentés par des souffrances inavouées. Mais le sujet de conversation qui était le plus agréable pour elle, qui la touchait et l'attendrissait, était celui qui se rapportait à Pierre Nikiforovitch, un licencié de l'Université de Moscou, le premier précepteur de ses enfants, un homme remarquable, mort phtisique dans leur propre maison, et qui avait eu sur elle une très grande influence ; le seul homme peut-être qu'après son mari elle eût pu aimer, ou qu'elle aimait sans le savoir.

Nous parlâmes de lui, de ses idées sur la vie, que je connaissais et partageais alors. On ne peut pas dire qu'il était un admirateur de Rousseau, bien qu'il le connût et l'aimât, mais il avait la même tournure d'esprit. C'était un de ces hommes comme nous nous représentons les anciens philosophes. Avec cela inconsciemment il possédait la douceur et l'humilité du chrétien. Il était convaincu qu'il détestait la doctrine chrétienne, et cependant toute sa vie n'était que sacrifice. La vie lui paraissait triste s'il ne lui était pas possible de sacrifier quelque chose pour quelqu'un, et encore souhaitait-il que le sacrifice lui fût difficile et pénible à accomplir. Seulement alors il était heureux. En outre, il était pur comme un enfant et tendre comme une femme.

On pouvait douter qu'elle l'aimât, mais sans le moindre doute elle était son seul amour, sa divinité, du moins pour ceux qui les voyaient ensemble. Il fallait voir ses grands yeux, bleus, ronds,

quand ils la regardaient, suivaient chacun de ses mouvements, et reflétaient chaque expression de son visage. Il fallait voir toute sa personne faible, en veston mal fait, qui s'animait quand il se penchait du côté où elle se trouvait. Pour quiconque le voyait, il ne pouvait être le moindre doute.

Alexis Nicolaievitch, son mari défunt, le savait aussi, et sans crainte les laissait des soirées entières seuls, c'est-à-dire avec les enfants. Ceux-ci le savaient également. Ils aimaient leur précepteur et leur mère et trouvaient tout naturel qu'ils s'aimassent.

La seule précaution que prit Alexis Nicolaievitch contre Pierre Nikiforovitch, ce fut de l'appeler « Pierre le Sage » . Alexis Nicolaievitch aimait et estimait Pierre Nikiforovitch. Il ne pouvait ne pas l'estimer, vu son affection extraordinaire et son dévouement pour les enfants, et à cause de ses grandes qualités morales, mais il ne pouvait admettre la possibilité de l'amour entre sa femme et lui. Et cependant, je suis enclin à penser qu'elle l'aimait. Sa mort fut pour elle non seulement un grand malheur, mais un grand vide. Certaines aspirations de son âme, les meilleures, les principales, furent étouffées une fois lui mort.

Alors voilà, nous causâmes de lui, de ses idées sur la vie, dont il résumait en ceci toute la moralité : prendre des autres le moins possible et leur donner le plus possible de soi-même, de son âme. Et selon lui, pour prendre le moins possible il fallait posséder la première vertu, selon Platon, l'abstinence : dormir sur une planche, porter été comme hiver le même vêtement, se nourrir de pain et d'eau, et, comme suprême luxe, boire du lait. (Il avait vécu ainsi, et Marie Alexandrovna attribuait à cela la perte de sa santé.) D'autre part, afin de pouvoir donner aux autres, il fallait développer en soi des forces morales, parmi lesquelles la princi-

pale, l'amour, l'amour actif : servir le prochain, améliorer sa vie. Il eût voulu élever ainsi les enfants, mais les exigences des parents, soumis aux coutumes, étaient autres, et il en résulta quelque chose de moyen. Cependant c'était bien. Malheureusement cela ne dura pas assez longtemps. Ils ne l'eurent chez eux que quatre ans…

— « Oui, imaginez-vous, me dit-elle, maintenant je vais souvent au sermon, j'entends le père Nicodème, eh bien, — elle posa sur moi ses yeux souriants et je me rappelai sa hardiesse de jugement habituelle, — eh bien, le croiriez-vous ? tous ses sermons sont de beaucoup inférieurs à ce que j'entendais dire à Pierre Nikiforovitch. C'est la même chose, mais moins bien. Et le principal, c'est que lui disait et faisait. Et comment ? Il s'enflammait tout entier, et il en est mort… Vous rappelez-vous quand Mitia et Vera eurent la scarlatine ? Vous êtes arrivé à ce moment-là. Il passait la nuit près des malades, et, dans la journée, il s'occupait comme d'ordinaire avec les aînés. C'était pour lui une œuvre sainte. Ensuite, quand le fils de Barbe tomba malade, il fit la même chose, et il était très fâché de ce qu'on ne voulait pas transporter l'enfant à la maison. Barbe me rappelait récemment que Vania (le domestique) lui ayant cassé un buste d'un sage quelconque, il le sermonna, mais ensuite ne savait plus comment se le faire pardonner. Il lui demanda pardon et lui acheta des billets pour le cirque. C'était un homme admirable. Il disait qu'il ne valait pas la peine de vivre comme nous vivons, et proposait à mon mari de donner toutes ses terres aux paysans et nous-mêmes de travailler. Alexis Nicolaievitch riait, mais lui le conseillait sérieusement, considérant cela comme un devoir. Et il avait raison. Mais nous avons vécu comme vivent tous, et quoi ? Voilà par exemple mes enfants ; l'année dernière je suis allée les

voir tous, excepté Pétia. Eh bien ! Sont-ils heureux ? Du reste, on ne peut pas tout renverser comme il le voulait. Ce n'est pas en vain que le premier homme a succombé et que le péché est entré dans le monde. »

Telle était notre dernière conversation. Elle ajouta : — « J'ai beaucoup réfléchi dans ma solitude. Non seulement j'ai réfléchi, mais j'ai écrit. » Et elle sourit de ce sourire gêné qui donnait une expression si charmante et si triste à son visage vieilli. — « J'ai noté mes pensées sur ce sujet, ou plutôt, ce que j'ai appris par expérience. Autrefois, il y a longtemps, quand j'étais jeune fille, puis plus tard, déjà mariée, j'ai écrit mon journal. Après, quand cela a commencé, il y a dix ans… »

Qu'est-ce qui avait commencé, elle ne me l'a pas dit, mais j'ai compris qu'elle voulait parler de ses rapports avec les aînés de ses enfants, de leurs discordes, de leurs luttes. À la mort de son mari, la fortune était tombée entre ses mains.

— « J'ai cessé de l'écrire. Récemment, en rangeant mes affaires, ici, j'ai retrouvé ces cahiers. Je les ai relus. Il s'y trouve beaucoup de choses stupides, mais aussi beaucoup de choses bonnes et instructives, vraiment, — de nouveau un sourire, — j'ai hésité à les brûler ou non. J'ai demandé conseil au père ; il m'a ordonné de les brûler. Mais il ne comprend pas. C'est absurde ; je n'ai rien brûlé. »

Je retrouvais dans ces paroles sa façon particulière, illogique, de penser. Elle obéit à Nicodème en tout ; elle s'est installée ici pour être guidée par lui, et, en même temps, elle trouve absurde ce qu'il décide et n'en fait qu'à sa guise.

— « Je n'ai rien brûlé, et depuis, j'ai encore écrit deux cahiers. Seule, ici, je n'ai rien à faire. J'ai écrit ce que je pense de tout cela. Alors voilà, quand je mourrai, — je n'y songe pas encore, ma mère a vécu jusqu'à soixante-dix ans et mon père jusqu'à quatre-vingts, — je voudrais que ces cahiers vous fussent transmis. Vous lirez et déciderez s'il y a là quelque chose d'utile ; si oui, alors que les autres en profitent. Car personne ne sait rien. Nous nous tourmentons, nous souffrons pour les enfants depuis la grossesse jusqu'au moment où ils commencent à faire valoir leurs droits. Toutes ces nuits sans sommeil, ces souffrances, ces inquiétudes, ces désespoirs, tout cela serait bien s'il y avait l'amour, s'ils étaient heureux. Mais il n'y a pas cela. Tout ce que vous voulez ce n'est pas ça… Voilà, j'ai tout écrit… Vous lirez après ma mort, n'est-ce pas ? »

Je le lui promis, bien que je ne m'attendais pas à lui survivre, et nous nous séparâmes.

Un mois plus tard, j'appris qu'elle était morte. Pendant les vêpres, elle s'était sentie mal, s'était assise sur un pliant qu'elle avait apporté, s'était appuyée contre le mur, et était tombée morte. Elle souffrait d'une maladie de cœur. Je me rendis aux funérailles. Presque tous les enfants étaient là, sauf Hélène, qui se trouvait à l'étranger, et Mitia, celui qui avait eu la scarlatine ; il n'avait pas pu venir parce qu'en ce moment, il soignait au Caucase sa syphilis.

Ses funérailles grandioses imposèrent aux moines un respect plus grand que celui qu'ils lui avaient témoigné de son vivant.

Tout ce qu'elle avait laissé fut partagé et distribué comme souvenirs. Vu notre amitié, on me donna son presse-papiers en ma-

lachite et six vieux cahiers reliés et quatre neufs, des cahiers d'écolier, écrits au couvent « sur tout cela », comme elle disait. Ces cahiers contiennent toute l'histoire touchante et instructive de cette bonne et remarquable femme.

Comme je les ai connus pendant quarante ans, elle et son mari, que sous mes yeux ses enfants sont nés, ont grandi, se sont mariés, partout où cela m'a apparu nécessaire pour la clarté du récit, j'ai complété par mes propres souvenirs ce qui était inachevé dans son journal.

Aujourd'hui, 3 mai 1857, je commence un nouveau journal. Il y a longtemps que j'ai interrompu l'ancien, et ce que j'ai écrit ne me satisfait pas : trop de fatras inutile en moi, beaucoup de sentimentalité, et des choses tout bonnement stupides : l'amour pour Ivan Zakaritch, le désir de se glorifier, d'aller au couvent…

Tout à l'heure j'ai relu quantité de choses charmantes, que j'ai écrites vers l'âge de quinze ou seize ans. Maintenant c'est une autre affaire, j'ai vingt ans et j'aime, j'aime réellement, et je m'admire, j'aime sans me stimuler par la crainte que ce n'est pas le véritable amour, que ce n'est pas ainsi qu'on aime véritablement, que je n'aime pas assez. Au contraire, j'aime avec la crainte que c'est vrai, fatal, que j'aime trop et que je ne puis, que je ne puis… ne pas aimer. Et j'ai peur. Il y a en lui, dans son visage, dans le son de sa voix, dans chacune de ses paroles, quelque chose de sérieux, de solennel, bien qu'il soit très gai, qu'il rie tout le temps et qu'il sache tout présenter d'une façon gracieuse, spirituelle et drôle. Drôle pour tous et pour moi ; drôle et en même temps solennelle. Nos yeux se rencontrent, se regardent de plus en plus profondément, et j'ai peur, et je vois que lui aussi a peur.

Mais, procédons par ordre.

Il est le fils d'Anna Pavlovna Loutkovski ; sa famille est apparentée aux Oblonski et aux Mikha-chni. Son frère aîné, le très connu Loutkovski, et lui, le mien, furent tous deux à Sébastopol, uniquement pour ne pas rester chez eux quand des gens se faisaient tuer là-bas. Il est au-dessus de toute vanité. Aussitôt après la guerre il donna sa démission et prit un service quelconque à Pétersbourg. Maintenant il vit dans notre province, et il est membre d'un comité. Il est jeune, mais on l'apprécie et on l'aime. C'est Michel qui l'a amené chez nous. À la maison, il est devenu bientôt comme un parent. Il a plu à maman et elle lui a fait un accueil très aimable. Papa l'a reçu avec une certaine froideur, comme tous les jeunes gens qui peuvent être des partis pour ses filles. Il s'est mis aussitôt à faire la cour à Nadine, comme on fait la cour à une jeune fille de seize ans ; mais tout de suite, au fond de mon âme, j'ai senti qu'il venait pour moi, mais je n'ai pas osé me l'avouer. Il venait souvent à la maison, et dès le premier jour, bien qu'aucune parole n'ait été échangée entre nous, je savais que tout était décidé, que c'était lui.

Hier, en partant, il m'a serré la main. Nous nous sommes rencontrés sur le palier de l'escalier. Je ne sais pas pourquoi, j'ai senti que je rougissais. Il m'a regardé et il est devenu encore plus rouge que moi ; il en était si gêné, qu'il s'est détourné et a couru en bas ; il laissa tomber son chapeau, le ramassa et s'arrêta sur le perron. Je suis montée en haut et j'ai regardé à la fenêtre. La voiture était avancée mais il ne montait pas. Je regardai le perron. Il restait là, debout, ne montait pas dans la voiture, et mordillait sa barbe. J'eus peur qu'il ne se retournât et m'éloignai de la fenêtre. Mais, au même moment, j'entendis ses pas dans l'escalier. Il

montait d'un pas rapide, assuré. Je ne sais pas comment j'ai reconnu son pas, mais je m'approchai de la porte et m'arrêtai, attendant. Mon cœur avait cessé de battre ; la joie et la souffrance m'oppressaient. Comment ai-je deviné, je ne sais pas, mais je n'avais pas le moindre doute. Il se pouvait très bien qu'il dise en entrant : pardon, j'ai oublié mes cigarettes, ou quelque chose de semblable. Cela pouvait arriver. Qu'eussé-je éprouvé s'il en avait été ainsi ? Mais non, ce n'était pas possible. Il arriva ce qui devait arriver. Son visage était enthousiaste et timide, ses yeux brillaient de résolution et de joie, ses joues tremblaient. Il était en pardessus et tenait son chapeau à la main. Il n'y avait personne ici, tous étaient sur la terrasse.

— « Varvara Nikolaievna, dit-il, en s'arrêtant sur la dernière marche, mieux vaut tout dire que de souffrir et peut-être vous troubler vous aussi… » Combien cela m'était pénible et, en même temps, joyeux. Ces yeux charmants, ce joli front, ces lèvres habituées à sourire qui tremblaient, et cette timidité en cet homme énergique et fort. Je sentis des sanglots me monter à la gorge. Il remarqua probablement l'expression de mon visage.

— Varvara Nikolaievna, vous savez ce que je veux vous dire. Oui ?

— Non, je ne sais pas… commençai-je. — Non, je sais.

— Oui, dit-il. Vous savez ce que je veux vous dire et n'ose vous demander.

Il se troubla et ensuite, tout d'un coup, se fâcha contre lui-même.

— Advienne que pourra ! Pouvez-vous m'aimer comme je vous aime ? Pouvez-vous être ma femme ? Non ? Oui ?

Je ne pouvais pas parler. La joie me serrait la gorge. Je lui tendis la main. Il la prit et la baisa.

— Est-ce bien oui ? Oui ? Vous savez donc ? Je souffre depuis longtemps. Alors je ne m'en irai pas. Non, non…

Je lui dis que je l'aimais et nous nous embrassâmes. Chose étrange, ce baiser me fut plutôt désagréable. Il sortit, renvoya la voiture, et moi je courus trouver maman. Elle alla chez papa.

Tout est terminé, nous sommes fiancés. Il est parti à deux heures du matin. Il viendra demain et notre mariage aura lieu dans un mois. Il voulait qu'il fût dans une semaine, mais maman a insisté.

C'était en 1857 ; la guerre venait de se terminer. Dans la maison des Voronoff on se préparait à célébrer le mariage de la fille puînée, Barbe, avec Eugraf Lotoukhine. Ils s'étaient connus enfants, avaient joué et dansé ensemble, et maintenant lui rentrait de Sébastopol, lieutenant. Au milieu de la guerre il avait donné sa démission au ministère où il servait, pour entrer dans l'armée comme junker. Maintenant, la guerre terminée, il ne savait que décider. Il éprouvait du mépris pour le service militaire, surtout celui de la garde, et n'y voulait pas rester en temps de paix. Ses oncles l'avaient fait venir pour être aide de camp à Kieff. Un cousin germain lui proposait une situation à Constantinople ; son ancien chef le réclamait. Eugraf Lotoukhine avait beaucoup de parents et de connaissances, et tous l'aimaient, ou plutôt, on ne l'aimait pas particulièrement, mais on remarquait son absence ; on l'aimait de telle façon que, quand il paraissait quelque part,

tous disaient : Ah ! voilà Eugraf ! C'est très bien ! Il ne faisait jamais de peine à personne mais était agréable à plusieurs et par les moyens les plus divers. Il avait un vrai talent de causeur ; il chantait, jouait de la guitare, et, principalement, il n'avait pas de prétentions. Il était intelligent, beau, saisissait très vite, et était toujours de bonne humeur.

En attendant il réfléchissait où il devait rester, et, malgré son insouciance, il examinait sérieusement les chances de tel ou tel service. Sur ces entrefaites il avait fait la connaissance des Voronoff, qui l'invitèrent à venir chez eux à la campagne. Il accepta, resta une semaine, et partit. Une semaine plus tard il revenait faire sa demande. On l'avait acceptée avec joie. Il était un beau parti ; on les fiança.

— Mais il n'a rien d'extraordinaire, disait le père Voronoff à sa femme, qui était près de sa table et le regardait tristement. — Il est bon, il est bon ! Il ne s'agit pas de bonté… Il a déjà vécu. Je connais bien cette race des Lotoukhine… Et puis il n'a rien, sauf de bonnes intentions, son service. La dot que nous donnerons ne suffira pas…

— Mais ils s'aiment. Et ils ont agi si loyalement, disait-elle, douce et triste.

— Oui, sans doute, ils sont tous pareils… Mais moi j'aurais désiré mieux pour Barbe. Une nature si droite, si tendre… On pouvait espérer mieux pour elle. Mais que faire ? Allons.

Ils sortirent.

Au commencement, papa paraissait mécontent, pas très mécontent, mais triste, pas naturel. Je le connais. Il a l'air de lui dé-

plaire. Cela je ne puis le comprendre, non parce que je suis sa fiancée, mais il a tant de noblesse et, principalement, il est si droit, si pur. C'est écrit sur son visage. On voit qu'il ne cache rien, qu'il n'a rien à cacher. Il ne cache que les traits sublimes de son caractère. De la guerre de Sébastopol, il ne veut pas parler. Il n'aime pas à parler de cela ni de Michel. Quand je l'ai questionné il a rougi. Je te remercie, mon Dieu, je ne désire rien de plus !

Lotoukhine partit pour Moscou, où il devait s'occuper des préparatifs de son mariage. Il s'arrêta à l'hôtel Chevalier. Sur l'escalier il rencontra son camarade Soustchoff.

— Ah ! Gricha ! Est-ce vrai que tu te maries ?

— Oui, c'est vrai.

— Eh bien, je te félicite. Je les connais. Une famille charmante. Je connais aussi ta fiancée ; une vraie beauté. Alors nous dînons ensemble !

Ils dînèrent et burent une bouteille après l'autre.

— Eh bien, allons nous promener un peu.

Ils allèrent à l'Ermitage qui venait d'ouvrir. Comme ils arrivaient au théâtre, ils rencontrèrent Annette. Celle-ci ne savait pas qu'il se mariait ; du reste, l'eût-elle su, que sa conduite eût été la même, elle aurait souri encore plus joyeusement en creusant ses fossettes.

— Ah ! que tu es assommant, allons ! Et elle le prit sous le bras.

— Prends garde, lui souffla derrière lui Soustchoff.

— Tout de suite, tout de suite.

Lotoukhine l'accompagna jusqu'au théâtre, et là, la remit à Basile qu'il rencontra.

« Non, ce n'est pas bien ; je rentrerai chez moi… Et pourquoi suis-je venu ici ? »

Malgré ce qu'on fit pour le retenir, il partit seul et rentra. À l'hôtel, dans sa chambre, il but deux verres d'eau de seltz et s'assit devant la table pour faire ses comptes. Le matin il était allé à ses affaires, pour trouver de l'argent. Son frère ne lui en ayant pas donné, il avait emprunté chez un usurier. Il était assis, faisant ses comptes, et, avec un sentiment désagréable, se rappelait Annette à qui il fallait renoncer. Il prit le portrait de Barbe : élégante, rouge, forte ; une vraie beauté russe. Après l'avoir admiré, il le plaça devant lui et continua son travail.

Tout à coup, il entendit dans le corridor la voix d'Annette et celle de Soustchoff.

— Gricha ! Que fais-tu ? Elle entra chez lui.

Le lendemain matin Lotoukhine alla prendre le thé chez Soustchoff. Celui-ci lui adressa des reproches.

— Tu comprends, cela pourrait l'attrister profondément.

— Comment donc, sois tranquille. Je suis muet comme une carpe.

7 mai. Gricha est de retour de Moscou. Toujours la même âme enfantine, claire. Je vois qu'il est ennuyé de ne pas être riche, pour moi, uniquement pour moi. Le soir, nous avons parlé des enfants, de nos futurs enfants. Je ne puis pas croire que j'aurai

des enfants, même un seul. Ce n'est pas possible, ce serait un trop grand bonheur. Mais si j'en avais, comme je saurais les aimer, lui et eux ! On ne peut avoir tout !

Un mois plus tard on célébrait le mariage. En automne Eugraf Lotoukhine obtint un emploi dans un ministère, et ils allèrent habiter Pétersbourg.

Au mois de mars Varvara Dmitrievna mit au monde son premier fils. L'accouchement, comme il arrive presque toujours pour les premières couches, était inattendu, rien n'était prêt, parce que tous voulaient tout prévoir, et, en réalité, c'était précisément le contraire.

Le Père Vassili

C'ÉTAIT l'automne. Le jour ne paraissait pas encore quand une télègue, faisant un grand bruit sur la route gelée, s'arrêta devant la maison couverte de chaume du pope Vassili Davidovitch. De la télègue descendit un paysan en caftan, le col relevé, et coiffé d'un bonnet. Ayant arrêté son cheval, il se mit à frapper avec le manche de son fouet dans la fenêtre de la chambre de la maison du prêtre où, comme il le savait, habitaient la cuisinière et le domestique.

— Qui est là ?

— Je suis venu chez le pope Vassili.

— Pourquoi faire ?

— Chercher pour une mourante.

— Mais qui es-tu ?

— Je suis du village Vozdremo.

Le domestique alluma la lumière, alla dans le vestibule et dans la cour, et laissa entrer le paysan par la porte charretière.

La femme du prêtre, une femme large et grosse, en camisole de nuit, en fichu et en pantoufles, sortit de la chambre des maîtres, et dit d'une voix rauque et fâchée :

— Quelqu'un est encore venu ?

— Je suis venu chercher le père.

— Et vous autres ! Pourquoi ronflez-vous encore ? Vous n'avez pas même allumé le poêle.

— Est-ce qu'il est déjà temps ?

— Je ne le dirais pas s'il n'était pas temps.

Le paysan entra dans la maison, se signa en regardant les icônes, salua la femme du prêtre et s'assit sur un banc près de la porte.

Sa femme, après des couches longues et pénibles, avait mis au monde un enfant mort, et elle-même se mourait.

Le paysan s'était assis et, en regardant ce qui se faisait dans la chambre, réfléchissait par quel chemin amener le prêtre : tout droit par Kossoié, comme en venant, ou en faisant un détour ? Près du bourg la route était mauvaise ; la rivière était gelée, mais pas assez pour les porter ; il avait failli se noyer.

Le domestique rentra, jeta un tas de bois de bouleau près du poêle, et demanda au paysan de tailler quelques copeaux de bois dans une bûche sèche. Le paysan ôta son caftan et se mit au travail.

Le pope s'éveilla gai, actif, comme toujours. Avant de sortir du lit il se signa et récita sa prière préférée, « Notre père qui êtes aux cieux… » et répéta plusieurs fois : « Seigneur, ayez pitié de nous ! » Après cela il se chaussa, se lava, peigna ses longs cheveux, mit son vieil habit, et s'installa devant les icônes pour réciter ses prières. Au milieu du Pater Noster, aux paroles : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés », il s'arrêta, se rappelant ce qu'avait dit le diacre qu'il avait rencontré, la veille, ivre et marmottant de façon à ce qu'on pût l'entendre : « Les pharisiens, les hypocrites ». Les mots, pharisiens, hypocrites, avaient particulièrement offensé Vassili Davidovitch, précisément parce qu'il se reconnaissait enclin à tous les vices sauf l'hypocrisie. Et il était fâché contre le diacre. « Comme nous pardonnons », prononça-t-il, et à part : « Dieu le garde ! » et il continua sa prière. Aux paroles : « Ne nous induis pas à la tentation », il se rappela que la veille, après le service qu'il avait célébré chez le riche propriétaire Moltchanoff, il avait pris avec plaisir du thé avec du rhum.

Sa prière terminée, il se regarda dans un petit miroir qui déformait le visage, sépara par une raie médiane ses cheveux blonds qui laissaient déjà au sommet de la tête une calvitie assez marquée, et avec plaisir il regarda son visage large, bon, avec une barbiche rare, jeune malgré ses quarante-deux ans, puis il passa dans le petit salon où sa femme venait d'apporter le samovar.

— Pourquoi fais-tu cela toi-même ? Et Thécla ?

— Quoi, moi-même ? répondit-elle. — Et qui donc le fera ?

— Pourquoi si tôt ?

— On est venu te chercher de Vozdremo. Une femme se meurt.

— Il y a longtemps qu'on est venu ?

— Oui, déjà un peu de temps.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas éveillé ?

Le père Vassili but son thé sans lait (c'était le vendredi), prit le Saint Sacrement pour l'emporter, mit sa pelisse, son bonnet, et, d'un pas décidé, sortit. Le paysan de Vozdremo l'attendait dans le vestibule.

— Bonjour, Dmitri, dit le père Vassili, et, en soulevant sa manche, il fit un signe de croix sur le paysan, et lui donna à baiser sa petite main ferme aux ongles coupés courts, et alla sur le perron. Le soleil était déjà levé, mais on ne le voyait pas à travers les nuages très bas. Le paysan fit entrer la télègue et l'avança jusqu'au perron. Vassili Davidovitch, s'appuyant légèrement sur le moyeu de la roue de derrière, monta dans la télègue et s'assit sur le foin posé sur le siège. Dmitri s'assit à côté de lui et stimula sa jument aux longues oreilles. La télègue partit sur la route gelée. Une neige fondue tombait.

La famille de Vassili Davidovitch Mojaïski se composait de sa femme, de la mère de celle-ci, et de trois enfants, deux fils et une fille. Le fils aîné avait terminé ses études au séminaire et se préparait à l'Université. Le cadet, le favori de la mère, Aliocha, qui était âgé de quinze ans, était dans une école ecclésiastique. La fille, Hélène, qui avait seize ans, restait à la maison ; elle secon-

dait assez mal sa mère et était mécontente de sa vie. Mojaïski lui-même, en son temps, avait fait ses études au séminaire, et, en 1840, il en était sorti un des premiers. Il se préparait à entrer à l'Académie et rêvait du professorat, de l'archevêché ; mais sa mère, la veuve d'un diacre, qui avait encore quatre autres enfants, un fils ivrogne et trois filles, se trouvait dans une grande misère ; et la décision qu'il prit alors, devait donner à toute sa vie un caractère de sacrifice et de renoncement. Pour ne pas attrister sa vieille mère, il décida de renoncer à son rêve de l'Académie et de devenir prêtre de village. Il fit cela par amour pour sa mère, mais il s'expliquait tout autrement son acte. Il se l'expliquait par sa paresse, par son indifférence envers la science. La place de prêtre d'un bourg, point riche, ne pouvait être obtenue qu'à la condition d'épouser la fille de l'ancien prêtre. Le poste n'était pas rémunérateur et le vieux prêtre était pauvre ; sa famille — sa veuve et deux filles — était pauvre aussi. Annette, à laquelle était liée la réception de la place, était une jeune fille pas jolie mais très hardie. Elle enchanta littéralement Vassili Davidovitch, si bien qu'il l'épousa sans réfléchir. Vassili Mojaïski se maria et devint le père Vassili, d'abord avec des cheveux courts, ensuite avec des cheveux longs ; et il vécut heureusement avec sa femme, Anna Tikhonovna, pendant vingt-deux ans, malgré la courte intrigue romanesque d'Anna Tikhonovna avec un étudiant, fils de l'ancien diacre. Il était resté aussi bon pour elle qu'auparavant, et paraissait l'aimer plus tendrement encore, à cause du sentiment mauvais qu'il avait ressenti pour elle pendant son flirtage. Cette aventure avait été pour lui un prétexte à son besoin de sacrifice et d'oubli de soi-même, qui déjà l'avait poussé à renoncer à l'Académie, et lui avait procuré la même joie intérieure, imperceptible.

D'abord le prêtre et le paysan allèrent en silence. La route était si inégale que malgré l'allure au pas la télègue était jetée d'un côté sur l'autre, et le prêtre, à chaque instant projeté du siège, se serrait dans sa pelisse. Mais quand ils eurent franchi le bourg, la route étant devenue meilleure, le pope engagea la conversation.

— Alors, ta femme est très mal ? demanda-t-il.

— Je ne pense pas que nous la trouvions en vie, répondit peu volontiers le paysan.

— Le pouvoir de Dieu n'est pas l'œuvre de l'homme. Tout est dans la volonté de Dieu, dit le pope. Que faire ? Il faut supporter ; il faut souffrir.

Le paysan leva la tête et regarda le prêtre en face. Évidemment il voulait dire quelque chose de méchant, mais voyant le visage qui le regardait affectueusement, il se radoucit, hocha la tête et prononça seulement :

— Oui, c'est la volonté de Dieu. C'est entendu. Mais la vie est très difficile mon père. Je suis seul. Que faire des enfants ?

— Ne te décourage pas. Dieu t'aidera.

Le paysan ne répondit pas et se contenta de crier sur sa jument qui, du trot, s'était mise à aller au pas ; et il tira sur ses traits de corde. Étant entrés dans la forêt, où la route était partout très mauvaise, longtemps ils avancèrent en silence, en cherchant le côté de la route qui serait le meilleur. Ce n'est qu'une fois sortis sur la grand'route bordée de champs verts, que le prêtre engagea de nouveau la conversation.

— Le blé est beau, dit-il.

— Pas vilain, répondit le paysan, et il n'ajouta rien de plus. Ils arrivèrent à l'izba de la malade à l'heure du premier déjeuner.

La femme vivait encore. Elle ne souffrait plus, et, n'ayant pas la force de se retourner, elle restait allongée sur le lit, et la vie ne se manifestait en elle que par les mouvements des yeux. Elle regardait suppliante le prêtre, et ne regardait que lui seul. La vieille se trouvait près d'elle. Les enfants étaient sur le poêle. L'aînée des fillettes, en chemise sale, les cheveux embroussaillés, se tenait debout, la main droite appuyée sur la table, comme une grande personne, et, en silence, regardait sa mère.

Le prêtre s'approcha de la malade, récita les prières, l'administra et alla lire des prières devant l'icône.

La vieille s'approcha de la mourante, la regarda, hocha la tête, et lui couvrit le visage avec un morceau de toile. Ensuite elle s'approcha du prêtre et lui mit une pièce dans la main.

Il savait que c'était cinq kopecks ; il les prit.

Le paysan entra dans l'izba.

— Fini ? demanda-t-il.

— Elle se meurt, répondit la vieille.

Àces mots, l'aînée des fillettes se mit à sangloter en prononçant quelque chose, et les trois enfants qui étaient sur le poêle, commencèrent eux aussi à hurler. Le paysan se signa, s'approcha de sa femme, souleva le morceau de toile et la regarda.

Le visage exsangue était calme et immobile.

Le paysan regarda la morte pendant deux minutes, puis, avec précaution, remit la toile sur le visage, et, se signant plusieurs fois, se tourna vers le prêtre et lui dit :

— Eh bien, on part ?

— Que faire ? Allons.

— Bon. Je vais seulement faire boire la jument. Le paysan sortit de l'izba.

La vieille priait et sanglotait ; elle parlait des orphelins sans mère, qui n'ont personne pour les faire manger ni pour les habiller, et disait que les enfants sans mère sont comme des oiseaux tombés du nid. Et, après chaque tirade, ses sanglots redoublaient ; elle priait bruyamment et, s'écoutant, parlait de plus en plus haut.

Le prêtre qui entendait cela devenait de plus en plus triste. Il eut pitié des enfants, et voulut faire quelque chose pour eux. Il tâta son porte-monnaie dans la poche de son habit et se rappela qu'il avait les cinquante kopecks reçus la veille chez les Moltchanoff. Il n'avait pas eu le temps de les remettre à sa femme, comme il le faisait toujours de tout ce qu'il recevait. Sans réfléchir aux conséquences, il prit les cinquante kopecks, et, les indiquant à la vieille, les déposa sur le rebord de la fenêtre.

Le patron entra, déshabillé, et dit au prêtre qu'il avait demandé à son compère de le reconduire tandis que lui-même irait chercher du bois pour la maison.

Le parrain Dmitritch qui ramenait chez lui le père Vassili, était un paysan barbu, roux, très robuste, très sociable et très gai. Il avait accompagné son fils, qui partait au régiment, et, à cette oc-

casion, il avait bu, et était d'une humeur particulièrement joyeuse.

— La jument de Dmitri n'en pouvait plus, dit-il. Pourquoi ne pas rendre service à un homme ? Il faut avoir pitié. C'est juste ce que je dis, n'est-ce pas ? — Hé ! toi, mon ami ! cria-t-il en fouettant son hongre dont la queue était relevée et ficelée.

— Plus doucement, dit Vassili Davidovitch, que les cahots de la route faisaient tressauter.

— Oui, on peut aller plus doucement. Alors, elle est morte ?

— Oui, elle est morte, répondit le prêtre.

Le paysan avait pitié, mais, en même temps, voulait blaguer.

— Bah ! Il avait une femme, il en prendra une autre, dit-il, cédant au besoin de plaisanter.

— Non, il est à plaindre, dit le prêtre.

— Comment donc ? Sans doute qu'il est à plaindre. La misère… Il est seul. Il est venu me trouver et m'a dit : « Reconduis le pope, ma jument ne peut plus marcher ». Sans doute il faut avoir pitié. C'est ce que je dis, mon père.

— Mais je vois que tu as bu déjà. N'est-ce pas ? C'est bien inutile, Fédor, ce n'est pas fête aujourd'hui.

— Quoi ! Est-ce que j'ai bu avec l'argent des autres ? C'est avec mon argent. J'ai accompagné mon fils. Pardonne-moi, mon père, au nom du Christ.

— Je n'ai pas à te pardonner. Je dis seulement qu'il est mieux de ne pas boire.

— Sans doute c'est mieux ; mais comment faire ? Si j'étais n'importe qui… mais moi, grâce à Dieu, je vis bien… Pour ce qui est de Dmitri, je le plains beaucoup. Comment ne pas avoir pitié… Cet été, on lui a volé un cheval. Quelle engeance au jour d'aujourd'hui !

Et Fédor se mit à raconter une longue histoire de chevaux volés à la foire, qu'on avait tués pour vendre la peau ; puis, avec un plaisir évident, il raconta que les paysans, ayant attrapé l'un des voleurs, le rossèrent d'importance.

— Pourquoi battre ? À quoi bon ?

— Comment ! Faut-il les caresser ?

En conversant ainsi, ils arrivèrent jusqu'à la demeure du pope.

Vassili Davidovitch voulait se reposer, mais malheureusement en son absence on avait reçu un papier du consistoire et une lettre du fils. Le papier était de peu d'importance, mais la lettre du fils provoqua une scène de famille, aggravée encore du fait que la femme réclamait les cinquante kopecks reçus la veille, et qu'il n'avait plus.

La perte de ces kopecks ne fit qu'accroître la colère de la femme.

Mais la raison principale de son mécontentement était la lettre du fils et l'impossibilité d'accéder à son désir, impossibilité dont la femme du prêtre voyait la cause dans l'insouciance de son mari.

Quels sont les assassins

C'ÉTAIT le 15 juin 1906. L'avoine était très belle, le sarrasin montait aussi, le seigle s'apprêtait déjà à fleurir, les paysans commençaient à fumer les champs. Il faisait chaud. Il n'était pas loin de midi. Semen Lounkine jeta les derniers tas de fumier sur son champ, et avec ses deux télègues attachées l'une derrière l'autre, en sommeillant sur le devant de la première, il retourna à la maison. Le chemin traversait les champs d'avoine.

— Oncle ! Hé ! Oncle Semen ! cria la voix sonore d'une jeune fille.

Semen s'éveilla et aperçut, venant à sa rencontre, deux charrettes de fumier conduites par une forte fille, pieds nus, en fichu rouge, corsage bleu et jupe grise. La jeune fille s'arrêta près de la charrette et, en riant, interpella Semen.

— Tu dormais, oncle Semen, hein ?

— Oui. Ah ! Agrafena Markovna ! prononça Semen d'un ton plaisant en ouvrant les yeux. — Et que fait Vanka ? (Vanka était le frère d'Agrafena, et celle-ci était la promise du fils de Semen, Paul.)

— Il est parti pour Moscou, ce vaurien. On lui a trouvé une place là-bas.

— Eh bien ! fit Semen, lui as-tu recommandé de prendre des nouvelles de Paul. Je pense que tu t'ennuies ?...

— Qu'est-ce qu'il me fait, ton Paul ? Je n'ai pas besoin de lui. Que le diable l'emporte ! Allons, donne-moi le chemin ; tourne, hein !

La jeune fille fronça les sourcils et rougit.

— Oh ! que tu es chatouilleuse ! On ne peut pas te passer la main sur l'échine. Pourquoi te fâches-tu ? Son patron ne lui donne pas de congé. Dans sa lettre, il te salue…

Semen détourna ses attelages.

— Bon, bon.

La jeune fille sourit et tout son visage s'éclaircit.

Le cheval de la deuxième charrette de Semen n'ayant pas tourné complètement, les roues barraient le chemin. Grouchka alla derrière la télègue et d'un mouvement vigoureux rejeta l'arrière sur la droite. Sa charrette passa.

— Oh ! Je ne m'offense pas, dit-elle.

— C'est ça. Nous te plaignons bien.

— Eh bien ! Qu'as-tu à t'arrêter ! cria la jeune femme après son cheval, et, marchant rapidement de ses pieds nus, elle le rejoignit.

« Belle fille, se dit Semen en hochant la tête. Pavloucha, prends garde, si tu la laisses échapper tu ne la rattraperas pas. »

Semen dételа ses chevaux dans sa cour, appela son garçon et l'envoya avec les chevaux dans les champs. Tout le fumier était déjà déposé, mais il restait encore beaucoup de travail. Il fallait réparer la haie du potager, sarcler les pommes de terre, aiguiser la faux. On avait dit qu'on ferait appeler le lendemain chez le marchand pour faucher. Il fallait aussi se procurer du bois pour construire le hangar ; ce bois, il fallait l'acheter ou le demander

ou le prendre en cachette dans la forêt. Il fallait aussi écrire une lettre à Paul.

Pendant qu'il s'acheminait chez lui, Semen avait déjà songé à tout cela, et avait résolu de ne pas toucher aux chevaux ; ils étaient assez fatigués sans cela ; ils devaient souffler un peu. La lettre aussi, il serait difficile de l'écrire ; mais il fallait aiguiser la faux.

Axinia avait préparé le dîner. Semen se signa devant l'icône et se mit à table avec sa mère, la servante et le domestique. Quand il eut mangé le stchi, il se mit à parler de Paul.

Paul était employé de bureau à Moscou, dans une fabrique de parfumerie. Il recevait dix-huit roubles par mois, et n'avait jamais manqué d'envoyer à la maison. Il avait envoyé aussi les derniers mois, mais il avait promis de venir à la maison et n'était pas venu.

« Ne fait-il pas la noce ? Au jour d'aujourd'hui tout arrive. » Ainsi parlait Semen, pendant le dîner, en mâchant son pain et une pomme de terre. La vieille était d'accord sur le danger du temps présent. Axinia, tout en servant, s'asseyait gaîment à table, mangeait, et desservait vivement en clignant joyeusement les yeux, — et ses yeux étaient brillants et intelligents.

Elle louait son fils, souriait à sa pensée, et n'attendait de lui que du bon.

La conversation avait été amenée sur le fils parce que Semen avait raconté sa rencontre avec Agrafena, dont Paul était le promis, et à ce propos il avait dit qu'il pensait les marier après la Saint-Pierre.

— C'est bon, c'est bon ! fit Axinia. Eh bien, envoie-lui une lettre. Il viendra peut-être. Récemment Matriona a dit qu'on l'avait vu là-bas, et qu'il est devenu élégant comme un monsieur.

— Quoi, commença la vieille, répondant non aux paroles mais à la pensée, et principalement au sentiment qui s'était soulevé, elle le savait, en sa belle-fille, au sentiment d'amour et de tendresse pour la joie principale de sa vie, son Paul.

— Quoi, dit-elle, comme pour justifier Axinia ; c'est un brave garçon. Chaque père serait fier d'en avoir un pareil. Ni débauché, ni ivrogne ; il n'y a rien à dire.

Ainsi parlait la grand'mère, paraissant approuver son petit-fils.

« Que le diable l'emporte ! » avait dit Agrafena à Semen. Elle croyait qu'il était nécessaire de parler ainsi. Mais quand, après avoir dételé son cheval, elle alla avec des jeunes filles se baigner, elle se rappela tout le temps Paul, sa jolie personne, sa petite moustache, son visage gai, son jeu sur l'accordéon, et son sourire de plaisir qu'il ne pouvait retenir à la pensée qu'il dansait si bien. Elle se rappela ensuite comme il s'était approché d'elle, à Noël, l'avait choisie parmi toutes les jeunes filles et, timidement, respectueusement, l'avait embrassée.

C'est ainsi qu'au village, ce 15 juin, on pensait à Paul. Ce même jour arrivait à Paul un événement en apparence peu important, mais qui devait avoir comme conséquence de modifier toute sa vie.

Dix-huit mois auparavant le père de Paul l'avait conduit en ville. Il s'était arrangé avec un juif, propriétaire d'une fabrique de

parfumerie, et, laissant à son fils les chemises et les gilets préparés par Axinia, lui-même était reparti.

Paul avait vécu à la campagne comme vivaient tous les autres, se guidant par ce qui guide la vie de l'immense majorité des hommes. Autrement dit, il se guidait par ce qu'il voyait faire autour de lui, par ce que faisait son prochain. S'il s'écartait de ce que tous faisaient, ce n'était qu'entraîné par une passion. Mais, dans ce cas, il savait qu'il agissait mal. De sorte qu'il ne jugeait bon que ce que les hommes considèrent comme tel ; et il trouvait mal ce que les hommes trouvent mal. À la campagne, les préceptes généraux de la vie rurale réglaient sa conduite : il était bon de ne pas perdre inutilement son temps, mais de travailler, de savoir travailler ; de n'avoir peur de rien, d'avoir de l'endurance, de ne pas se laisser offenser. De temps en temps on pouvait s'amuser, boire un peu, et même injurier, battre, si on ne pouvait se contenir. « Qui n'est pas pécheur devant Dieu et fautif envers le tzar ? » Si l'occasion se présentait de tirer profit des riches, il ne fallait pas la laisser échapper, mais il ne fallait pas exploiter le frère-paysan : il fallait agir honnêtement avec lui ; en tout cas, penser à son âme et à Dieu. Non seulement aller à l'église et réciter les prières en temps voulu, mais aussi ne pas chasser le mendiant, le secourir dans la mesure de ses forces. S'amuser tant qu'on est jeune, mais ne pas commettre de péchés. Ne pas voler, ne pas se débaucher, ne pas s'enivrer, et, surtout, obéir aux vieux et écouter ce qu'ils disent… Telles étaient les exigences de la campagne et les définitions du bien et du mal. Pavloucha s'y conformait sans les discuter. Mais si, vivant à la campagne, il cédait aux exigences de son entourage, d'après les livres qu'il aimait à lire et lisait, il comprenait qu'il y avait une autre vie, ayant ses exigences à elle, différentes. En quoi consistaient ces exigences, il ne pou-

vait s'en rendre compte, mais, inconsciemment, il s'y intéressait. En lisant tout ce qui lui tombait sous la main, il attendait la réponse à cette question. Mais les livres qu'il lisait ne la lui donnaient pas.

À Moscou, sa sérénité avait été bien vite troublée. Cette question : pourquoi la vie des hommes est-elle arrangée de telle façon que les uns dépensent trois roubles pour des parfums, et d'autres restent des journées entières sans manger, tandis que les cloches sonnent dans les églises et que brille l'or des icônes et des chasubles ? lui venait en tête de plus en plus souvent.

Toute la vie qui l'entourait se présentait à lui comme une vaste énigme compliquée, dont la divination était devenue pour lui le problème qui le troublait sans cesse.

Son père, sa mère (qu'il aimait plus que tout), sa fiancée Agrafena, son mariage, là-bas, à la campagne, tout cela le préoccupait, mais ce n'était qu'une goutte dans la mer en comparaison de l'intérêt qu'il apportait à résoudre l'énigme de la vie.

Sa vie extérieure allait comme va la vie de tous ceux qui travaillent chez des étrangers. Il logeait avec des pays. À huit heures du matin, il venait au bureau, prenait les comptes, les inscrivait dans le livre et inscrivait également toutes les expéditions, les accusés de réception, etc. Il déjeunait, se reposait, se mettait de nouveau au travail, ensuite rentrait chez lui, composait des vers très mauvais, qu'il ne croyait pas tels. Les jours de fêtes, quand le bureau était fermé, il allait au jardin zoologique, parfois au théâtre. Il s'habillait proprement. Il aimait cela. Toutefois il envoyait à son père un peu plus de la moitié de ce qu'il gagnait.

Une fois, un samedi soir, en sortant du bureau avec son camarade Nicolas Anossoff, celui-ci lui dit :

— Voilà, toi qui aimes lire, as-tu lu le Roi famine ?

Paul répondit qu'il ne l'avait pas lu.

— Eh bien, viens chez moi, je te le prêterai. Paul alla chez Anossoff, prit le livre, et lut toute la nuit. Il ne s'endormit qu'à l'aube. En s'éveillant, par habitude il voulut se signer, mais se rappelant ce qu'il avait lu, il sourit de lui-même et se mit à se remémorer tout ce qu'il avait lu, et qui était le commencement de la divination de cette énigme qui le tourmentait tant.

Peu après cela, Anossoff introduisit Paul dans l'Union des travailleurs, et Paul s'instruisit des buts de cette société. C'est peu que les gens savants, instruits, aient prouvé clairement que l'état de choses actuel est mauvais, injuste, révoltant ; on a trouvé le moyen d'y remédier. En outre on a donné la possibilité de participer à cette œuvre réparatrice.

Et Paul s'adonna tout entier à cette œuvre. Il lut tous les livres. Il lut Kropotkine et Reclus. Et dans l'âme de Paul il se fit un changement complet. En réalité, c'était la même chose qu'à la campagne. La différence était en ce que, là-bas, il se guidait de la compréhension de la vie qui leur était commune, tandis que maintenant il se guidait par celle qui était commune à tous ceux qui l'entouraient ici.

Une autre différence était que là-bas il ne se sentait pas content de soi, tandis qu'ici il ne pouvait ne point se réjouir de lui-même, ne pas être content de soi. En revanche, là-bas, il ne ressentait point de mauvais sentiments envers les hommes.

Même l'intendant qui avait infligé une amende à son père pour vol de bois, il ne le haïssait pas. Il reconnaissait que l'intendant, vu ses fonctions, avait fait ce qu'il devait faire ; et il ne ressentait pas d'envie pour le jeune maître qui passait devant lui à bicyclette, estimant qu'il en devait être ainsi.

Maintenant, au contraire, il lui était impossible de ne pas se demander pourquoi ce n'était pas lui qui était avec cette dame dans cette voiture attelée d'un trotteur, mais un autre, un monsieur aux moustaches en croc. Et il était pris d'un sentiment d'hostilité pour le monsieur aux moustaches.

Enfin, là-bas, il n'attendait rien de la vie, ne comptant que sur soi-même. Ici, il y avait l'espoir, même l'assurance, que tout cela changerait, qu'il serait un des auteurs de ce changement, peut-être le principal : il y avait donc des chefs sortis des rangs des ouvriers.

Il vécut ainsi jusqu'au 15 juin, s'absorbant de plus en plus dans ses pensées et ses sentiments et oubliant de plus en plus son village et Agrafena.

Àla campagne il était chaste. De même ici, il s'abstenait, tout absorbé dans ses pensées sur la révolution. À la campagne il était chaste parce que la débauche était vue d'un mauvais œil. Quand, en l'accompagnant, Agrafena lui avait dit : « Maintenant tu m'oublieras avec les belles filles de Moscou, » il avait répondu : « Assez de paroles inutiles. Je te dis que je n'aime et n'aimerai que toi. »

Maintenant, à Moscou, en se la rappelant, il souriait et il lui paraissait étrange d'épouser cette Grouchka illettrée. Il rêvait de

communion spirituelle avec une femme instruite, et, à la fois pour cette liaison et pour l'œuvre, il voulait être chaste.

Le 15 juin, en sortant de son bureau, le soir, Paul rencontra dans la rue Nicolas Anossoff, son ancien collègue de bureau, et camarade dans le parti de l'Organisation des travailleurs, dont Paul était membre depuis le nouvel an. Anossoff était un garçon gai, débrouillard, très hardi, ayant beaucoup lu, et qu'on tenait pour un camarade très intelligent.

Le premier mot d'Anossoff fut :

— J'allais chez toi, Paul. Je n'ai pas voulu aller au bureau. Que le diable emporte cet exploiteur juif ! Mais j'ai une affaire à te proposer, une affaire belle et importante.

Paul alla avec lui. Chemin faisant, Anossoff raconta à Paul que dans leur parti (il saisissait avec un plaisir particulier chaque occasion de prononcer de pareils mots), on avait décidé d'acheter une typographie. Cette typographie était nécessaire pour la propagande, mais pour cela il fallait faire quelques expropriations. À cela devaient prendre part tous les travailleurs conscients ; et puisque Paul était considéré comme un membre conscient du parti, il lui proposait de se rendre tout de suite, avec lui, au Comité de l'association ouvrière, où devait être décidé quelle expropriation faire et comment l'opérer.

Paul, pendant qu'il écoutait Anossoff, se tenait à peine sur ses jambes, tant il ressentait d'émotion et d'enthousiasme. Il pensait non à ce qu'il aurait à faire, non à ce qu'était l'expropriation, — il savait qu'on pratiquait cela et c'était pour lui suffisant, — il rougissait et pâlissait d'enthousiasme en écoutant Anossoff. Le principal, le plus important pour lui était qu'il entrait en rapports di-

rects avec les chefs de la révolution, qu'il pouvait participer à l'émancipation du peuple, qu'il pouvait agir.

Anossoff lui demandait de venir tout de suite, mais Paul lui dit qu'il était obligé de passer à la maison pour quelque affaire, mais que dans trois quarts d'heure il serait au comité, rue Bronnaïa.

Paul rentra chez lui d'un pas rapide, ne se sentant plus d'enthousiasme d'être déjà membre du parti, de pouvoir agir, se montrer. En même temps, il pensait que pour une première rencontre avec ces gens extraordinaires, il fallait produire sur eux une bonne impression. Pour produire cette impression, un costume, comme il disait, était nécessaire. Il avait un petit veston court et surtout un pantalon très étroit, qui moulait bien ses jambes et lui plaisait particulièrement ; il pensa que ce serait ce qu'il fallait. Il alla rapidement chez lui, s'habilla, se regarda dans la glace, arrangea ses cheveux et, à grands pas, se rendit rue Bronnaïa.

Vladimir Vassilievitch Antipatroff, ancien étudiant de cinquième année de l'Académie de médecine, condamné aux travaux forcés pour avoir pris part dans la révolte des ouvriers, s'était enfui du bagne à l'étranger, puis était rentré en Russie sous un autre nom.

En été 1906 il vint à Moscou recruter des ouvriers pour le parti socialiste révolutionnaire.

L'histoire de Vladimir Vassilievitch était la suivante. Fils de diacre, encore au séminaire, il s'était attiré l'attention de ses maîtres et de ses condisciples par ses capacités extraordinairement brillantes, par l'honnêteté, la loyauté de son caractère, et par une grande, non pas beauté mais attirance. Son sourire était

si contagieux, que l'homme le plus sérieux, le plus attristé ne pouvait s'empêcher de répondre à son sourire par un sourire. Après beaucoup de démarches, ses parents lui obtinrent une place de prêtre à condition qu'il épouserait la fille du vieux prêtre du village. Il eut beau répéter à son père qu'il ne se sentait pas de vocation pour la prêtrise, il eut beau supplier sa mère, ses parents ne voulurent rien entendre et le menacèrent de leur malédiction. Vladimir résolut de se libérer par un autre moyen. Il alla trouver sa promise et s'expliqua avec elle en toute franchise. Il lui dit qu'il ne croyait pas en l'Église, qu'il n'avait pas d'amour pour elle, de sorte que le mariage avec elle et l'acceptation d'une place de prêtre seraient quelque chose de malhonnête et de vil.

La brave fille de campagne fut d'abord peinée ; mais ensuite, vaincue par le charme, le sourire et la franchise de son fiancé, elle résolut de rompre les projets de mariage.

Tout s'arrangea ainsi. Vladimir quitta la maison sans un kopeck : le père n'avait fait que l'injurier et n'avait pas permis à la mère d'aider son fils.

Dans la ville universitaire, Vladimir s'adressa à un ancien professeur du séminaire. Celui-ci lui trouva des leçons, et il entra à l'Académie de médecine. Là commença son activité révolutionnaire. Elle fut provoquée principalement par le contraste frappant, qu'il ne pouvait ne pas remarquer, non seulement entre le luxe inouï des familles dans lesquelles il donnait des leçons (une d'elles surtout, dans laquelle il préparait au lycée un garçon très sot, vivait dans un luxe effréné) et la misère du peuple, mais principalement par le contraste entre la science raffinée et l'ignorance terrible, superstitieuse de son père, le diacre, de ses camarades du séminaire, et surtout des masses du peuple. Le but principal,

unique, de son activité révolutionnaire était d'éclairer le peuple, de le débarrasser de cette ignorance entretenue par l'Église à cause de laquelle il lui était impossible de ne pas tomber au pouvoir de tous ceux qui voulaient l'exploiter.

Au commencement de son activité, durant cinq années de sa vie, Vladimir Vassilievitch avait vécu sans aucun désir personnel, s'adonnant tout entier à son œuvre. Sans parler des commodités de la vie, des joies de l'amour auxquelles il renonçait, à chaque moment donné il était prêt à sacrifier sa liberté et sa vie pour le but qu'il poursuivait. Il songeait à sa sécurité, se cachait de ses ennemis ; mais il faisait cela, non pour lui, pour sa personne, il le faisait pour l'œuvre, pour la grande œuvre commune de la délivrance du peuple du joug matériel et moral. Il ne connaissait aucune des commodités de la vie et ne les voulait pas connaître. Il avait avec quelques femmes des rapports très intimes mais absolument chastes, uniquement des relations d'affaires ; et, malgré que Julie Kraftzeva et M Aronson, toutes deux fussent amoureuses de lui et qu'il le soupçonnât, il ne se permettait pas de se l'avouer à lui-même.

Maintenant, à Moscou, il habitait chez un camarade, ancien officier d'artillerie, et c'était là qu'avaient lieu les réunions. À la dernière réunion, au commencement de juin, assistait Paul. Il s'agissait de se procurer de l'argent nécessaire à l'achat d'une typographie…

DRAME

Petite chambre pauvrement meublée. Au milieu, une table ; autour, des chaises. Un samovar est posé sur la table, sans nappe. Tous sont assis autour de la table.

ANNA JOSIFOVNA ARONSON, allemande. Jeune fille brune, étudiante.

MARIE IVANOVNA SCHULTZ, sa camarade. Jeune fille blonde, très sérieuse, infirmière.

RAZOUMNIKOFF, ancien officier, beau, fort, de haute taille. Il porte une blouse russe et de hautes bottes.

NICOLAS GAVRILOVITCH ALMAZOFF, ancien étudiant de 5 année de l'Académie de médecine. Visage résolu, intelligent, moqueur. Maigre et de taille moyenne.

SHAM, Esthonien. Homme trapu, silencieux.

MATVEIEFF, paysan de 22 ans ; très enthousiaste ; parole brillante.

M. I. SCHULTZ, DONNANT UN VERRE DE THÉ À RAZOUMNIKOFF.

Voyons, assez discuté. La majorité a décidé que l'expropriation est nécessaire…

RAZOUMNIKOFF, AVEC CHALEUR.

Je ne discute pas. Je dis seulement ceci : de même que nos gouvernants, s'ils ont besoin d'exécuter, doivent pendre eux-mêmes et n'y pas contraindre de malheureux bougres qui sont dans la misère…

ALMAZOFF, ACHEVANT AVEC UN FIN SOURIRE MOQUEUR.

De même nous, si nous désirons faire une expropriation, — comme si nous en avions réellement le désir, — nous devons nous-mêmes exécuter cette œuvre agréable, en laissant par

exemple à Sham ou à un jeune homme si pondéré et si pratique que lui (il désigne Matveieff), le soin d'organiser l'affaire, de s'occuper de la correspondance, de l'impression, etc…

RAZOUMNIKOFF.

Je dis qu'on ne peut pas imposer aux autres les risques de cette entreprise.

ALMAZOFF, IRRITÉ.

Il pourrait être question de cela, si votre humble serviteur se cachait quelque part, en lieu sûr ; mais il me semble que le risque est le même pour tous. Il ne s'agit ici que d'une simple division du travail.

À. J. ARONSON, AVEC CHALEUR.

Si cela ne vous plaît pas, ne le faites pas. Mais adresser des reproches à qui ? À Nicolas Gavrilovitch qui a donné à la cause tout, toute sa vie…

M. I. SCHULTZ.

Assez discuté. Prenez le thé…

RAZOUMNIKOFF.

Je dis mon opinion. Vous autres, faites comme vous l'entendez.

MATVEIEFF.

Le risque !… Nous sommes heureux du danger. Nous sommes prêts à donner notre vie et nous sommes heureux de l'occasion

de montrer notre sincérité. Dites-moi seulement ce qu'il faut faire. Même à la mort certaine, j'irai avec joie. Je sais que Paul Bouriline pense de même.

M. I. SCHULTZ, EN SOURIANT.

Il commence à s'échauffer, votre ami.

MATVEIEFF.

Vous ne savez pas ce que c'est pour le paysan ou pour l'ouvrier quand, tout d'un coup, dans ses ténèbres pénètre la lumière ! Il faut connaître cette obscurité ; penser, comme nous l'avons pensé, que cette obscurité est normale, qu'il est nécessaire que le paysan ou l'ouvrier ait faim et regarde comme une faveur le travail qu'on lui donne sur la terre d'un autre ou dans l'entreprise capitaliste d'un autre ; et tout d'un coup…

ALMAZOFF,

ÉCHANGEANT UN REGARD AVEC M ARONSON ET SCHULTZ.

C'est juste, c'est juste…

MATVEIEFF.

Oui. Penser ainsi. Vivre dans une tombe, et, tout d'un coup, comprendre que cela ne doit pas être ; qu'il doit être tout autre chose, que ce ne sont pas nous, les ouvriers, qui devons dépendre du capital, mais le capital de nous…

ALMAZOFF.

Tout cela est vrai. Mais vous vouliez nous parler de Bouriline…

MATVEIEFF.

Oui, à propos de Bouriline, je voulais vous dire qu'il se trouve maintenant précisément dans cet état d'esprit. Hier j'ai causé avec lui. Il est plein d'ardeur ; et plus il apprend, plus il désire connaître. Et, principalement, il veut agir ; pas parler mais agir. Ce n'est pas pour rien que nous sommes des paysans. (Tous rient.)

ALMAZOFF.

Je comprends.

A. J. ARONSOW

Bouriline et Anossoff attendent en bas. Faut-il les appeler ? Qu'a-t-on décidé ?

ALMAZOFF,

s'adressant à tous, principalement à Razoumnikoff.

Eh bien ! camarades, chargeons-nous de cette affaire Bouriline et Anossoff ? Et si oui, faut-il les faire venir et le leur dire ?

RAZOUMNIKOFF.

Moi, j'ai dit mon opinion.

A. J. ARONSON.

Mais vous savez que la typographie est achetée, qu'il faut de l'argent et que nous n'en avons pas. C'est donc une chose urgente et nécessaire.

ALMAZOFF, s'adressant à tous sauf à Razoumnikoff.

Eh bien ! messieurs, sommes-nous d'accord pour confier à Bouriline et à Anossoff l'expropriation de tout ce qu'ils pourront chez le propriétaire de la fabrique de parfumerie ? (Tous expriment leur assentiment.) La majorité est d'accord. Iusia, appelez-les. (Matveieff sort ; à A. J. Aronson.) Quelle foi, et comme il est intelligent !...

A. J. ARONSON.

Oui. Il est votre élève. Vous insufflez la flamme à n'importe qui.

M. I. SCHULTZ, à Razoumnikoff.

Je suis presque de votre avis ; mais je ne veux pas me séparer de mes camarades.

SHAM.

On doit se rappeler en premier lieu qu'il faut tout abandonner et agir.

RAZOUMNIKOFF.

Oui ; mais pas au détriment des autres.

SHAM.

Pourquoi, au détriment ?

NICOLAS ANOSSOFF et PAUL BOURILINE entrent et donnent à tous une poignée de main.

M. I. SCHULTZ, à Paul.

Asseyez-vous ici.

Ils s'assoient. Silence gêné.

ALMAZOFF, à PAUL.

Votre camarade de bureau, qui est notre camarade à nous par les convictions et le dévouement à la cause commune, nous a dit que vous partagiez nos convictions et désiriez nous aider.

PAUL, excité.

Je suis prêt à tout, à tout. J'ai compris maintenant…

ALMAZOFF.

Laissez-moi achever. Je disais donc : Vous désirez nous aider. Sans doute cela nous est très agréable. Ce ne sont plus déjà des centaines mais des milliers d'ouvriers qui se sont solidarisés avec nous, mais plus il y en aura mieux cela vaudra pour le succès de notre cause. Mais nous devons vous prévenir qu'il faut, pour réussir, de l'énergie, de l'endurance, de la prudence, de la discrétion. Nous sommes entourés d'ennemis.

Paul raconte longuement, en s'exaltant, tout ce qu'il a éprouvé : qu'il vivait dans les ténèbres ; que les paysans ne comprennent rien, que les popes les trompent, qu'il a écrit sur ce sujet des poèmes. Almazoff l'arrête, en souriant, et le ramène à la question.

Paul dit encore beaucoup de choses inutiles : il est heureux de connaître enfin de vrais hommes, des hommes qui donnent leur vie pour des amis, pour la cause, pour la grande cause, pour

l'anéantissement de l'exploitation, du despotisme. Avec de pareils hommes, il est prêt à tout.

Almazoff lui confie la mission et lui demande comment il compte la mener à bien.

Anossoff se mêle à la conversation et propose un plan : se rendre au bureau le matin, de bonne heure, forcer la serrure et s'en aller. C'est très simple et personne ne saura rien. Dans la caisse il y a sûrement dix mille roubles.

PAUL.

Pas dix mais sûrement sept mille.

1909.

Tout cela se passait le 15 juin, ce même jour que le père de Paul avait rencontré Agrafena et que celle-ci et la mère de Paul se souvenaient de lui avec tant d'affection. Le 17 juin, le matin, de bonne heure, Paul et Anossoff exécutèrent l'expropriation chez leur patron, ainsi que les en avait chargés le comité révolutionnaire.

Le patron de la fabrique, un juif baptisé, Michel Borissovitch Shindel, ce jour-là arriva un peu plus tôt qu'à l'ordinaire à son bureau, car c'était le jour de paye des ouvriers.

La veille, le 16, Shindel avait passé la soirée chez un littérateur, à la connaissance duquel il tenait beaucoup et dont il était très fier. Ce littérateur écrivait dans un journal libéral du parti des cadets et aimait Shindel, qui partageait ses opinions et était d'un commerce agréable. Ce soir-là, il y avait un membre de la Douma, de passage dans la ville, un conservateur, homme très vif

et de beaucoup de talent, et toute la soirée s'était passée en discussions politiques très animées auxquelles Shindel avait pris part. On avait parlé de beaucoup de choses et, entre autres, de la situation des ouvriers. Shindel, qui avait affaire aux ouvriers, revendiquait pour eux le droit de se syndiquer pour défendre leurs droits et admettait même la grève pacifique. Il voyait que son opinion, à lui fabricant, plaisait et provoquait un certain respect pour sa personne. Et cela lui était agréable.

Il s'éveilla de bonne heure pour aller à son bureau, et se remémora avec plaisir la conversation de la veille, les paroles qu'il avait prononcées. Il sortit de son appartement en calculant s'il aurait assez d'argent en caisse pour payer les ouvriers et régler la marchandise prise à crédit pour une semaine. Il s'approcha du bureau.

« Il faudra demander cela à Bouriline, » se dit-il, et, à la pensée de Bouriline, il se rappela qu'hier c'était précisément Paul qu'il avait en vue quand il avait parlé du développement intellectuel et de la moralité des ouvriers.

Àson étonnement, le bureau était ouvert.

En entrant dans le vestibule, il vit Bouriline. Il n'en fut pas étonné. Il lui dit bonjour, et, prenant la clef suspendue à un clou, il se dirigea vers une pièce obscure qui menait à son cabinet. Tout d'un coup, Bouriline, l'air étrange, courut sur lui ; d'une main il saisit le pan de son paletot, de

l'autre tira un revolver, dont il lui appuya le canon sur la poitrine.

— Donnez-moi les clefs de la caisse ! s'écria Bouriline.

— Quoi ? Quoi ?

— Les clefs ! L'argent !

— Bouriline, qu'avez-vous ? dit Shindel à Paul.

— Plus vite ; plus vite… Donnez ce qu'il y a. Je sais qu'il y a sept mille roubles…

— Ah ! Ah ! Que signifie cela ? fit Shindel en donnant les clefs.

Àpeine Shindel avait-il remis les clefs que, de derrière la porte, bondissait Anossoff, et, le revolver au poing, saisissait Shindel au collet.

Paul, muni des clefs, entra dans le bureau et ouvrit la caisse. Anossoff tenait son revolver braqué sur Shindel. Paul prit l'argent et le mit dans sa poche.

— Pas un mot, autrement… prononça encore une fois Anossoff en marchant à reculons jusqu'à la porte.

Arrivés à la porte, tous deux sortirent dans la cour. Paul voulait courir. Anossoff l'en empêcha. « Au pas ! » prononça-t-il à voix basse. Ils n'étaient pas encore à la porte de la rue que Shindel criait du bureau, d'une voix désespérée : Au voleur !

Aussitôt tous deux se mirent à courir, mais le portier leur barra le chemin. Anossoff se retourna sur le patron, en braquant sur lui son revolver.

Paul se trouva nez à nez avec le portier, et, pour l'effrayer, tira deux fois ; Anossoff prit sa course.

— Tire, toi, lui cria Paul ; moi je ne puis pas.

Il s'engagea dans la rue en courant. Mais à sa rencontre accouraient des gens. Paul s'enfonça dans une cour vide, mais avant qu'il ait eu le temps de se retourner, une foule de gens l'entourait et se mettait à le frapper de tous côtés.

« Qu'est-ce, qu'est-ce donc ? » se disait Paul, ne comprenant rien, alors que battu, harcelé, tout en sueur, sans chapeau, les vêtements déchirés, assis sur son séant, il tâchait de parer des coudes les coups qui pleuvaient sur son visage meurtri, et qu'essayait d'atteindre encore le portier de l'immeuble voisin. Il ne commença à se ressaisir que quand des agents de police, écartant la foule qui le frappait, le relevèrent et l'emmenèrent. Différentes pensées lui venaient en tête : pourquoi n'avait-il pas couru du même côté qu'Anossoff ? Pourquoi n'avait-il pas tiré sur le portier ? Et il se reprochait de n'avoir pas agi ainsi. Tantôt il se rappelait comment il avait exécuté ce qu'il avait promis à Vladimir Vassilievitch. Ce n'est pas à lui qu'est dû l'insuccès, mais à Anossoff qui a perdu trop de temps avec le patron. Ces pensées se confondaient avec une sensation de mal au cou, et avec le souvenir du visage effrayé du patron et du visage également effrayé du portier. « Oui, il fallait ne pas avoir peur. Oui, il fallait tuer, » pensait-il. Ce qu'il accomplissait, c'était non pour lui, mais pour le salut du peuple. Des pensées sur la maison, sur la mère, jaillissaient aussi, mais elles étaient si peu en accord avec ce qui se passait ici qu'elles disparaissaient aussitôt.

Au poste, on l'enferma dans une cellule, et, à midi, on le transféra à la grande prison, où on le laissa seul.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Hadji_Mourad_et_autres_contes. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.